

# Hwabyeong

Kim Seob Boninsegni



**attribution - pas d'utilisation commerciale - partage dans les mêmes conditions**

Ici, il conviendra de rappeler aux sceptiques et aux petits penseurs que le libre partage de contenu va au delà du téléchargement illégal de films Holywoodiens. Une idée que les presses de Gutenberg n'ont pas su satisfaire, et qui ne se veut pas croisades de missionnaires, mais qui par des conditions nouvelles devient possible. Bien que dans notre cas il ne s'agisse que de simples « petits projets d'art », si l'information était libre, les vaccins contre le sida ne seraient pas réservés à une élite blanche et les voitures qui emmènent vos enfants à l'école auraient depuis longtemps cessé d'être une catastrophe pour leur avenir. Des parasols à l'envers permettent à tout le monde de profiter du soleil et pas à une minorité privilégiée d'être à l'ombre et, de toute manière, les parasols n'ont jamais protégé qui que ce soit d'un astéroïde.

화병 Hwabyeong

Kim Seob Boninsegni  
Éditions Clinamen



Avec la participation de :

page 121 Yvan Alvarez

pages 177-178 Luca Beeler

pages 91-95 Nicolas Brulhart

pages 157-158 Timothée Calame

pages 19 ; 35-36 ; 163 Éléonore Chalié

page 129 Marie Matusz

pages 171-172 Léo Bachiri Wadimoff

pages 143-145 Anonyme



N'oubliez pas.

Cette langue n'est pas la mienne.  
C'est une langue d'adoption,  
une traduction de nulle part à pas  
grand-chose. Le style importe peu,  
il vous perdra.

Je vous remercie.  
Votre dévoué,  
Ks

화명 Hwabyeong







Une dent pend d'une gencive défoncée par des années de bruxisme. Une dent étrange, dont la blancheur contraste avec les stries laissées par le tabac sur l'émail de ses congénères. Le dentiste qui transpire à grosses gouttes hésite à l'arracher.

De ses deux doigts tremblants il s'essaie à la bouger, voire à la tirer non sans malice. La dent résiste et en tirant plus fort, il actionne la fermeture de la mâchoire qui lui sectionne le pouce et l'index à la hauteur des premières et secondes phalanges.

Au moment d'encaisser la consultation, ses deux doigts emmitoufflés dans un pansement réalisé en urgence, le dentiste esquisse un sourire maladroit et grinçant :

« Celle-ci est pour moi. Ce sera une consultation que le système n'aura pas. »

Lorsqu'il serra la main de Dylan Carlson,  
MTV cessa d'exister dans ses souvenirs.

## Année du chien, 1994

La veille, une voiture piégée avait explosé à Central Johannesburg à l'angle des rues Bree et Von Wielligh, blessant mortellement une candidate de l'ANC et tuant neuf électeurs de ce parti. Il semblait néanmoins qu'une marche inexorable vers la fin de l'apartheid devait propulser cette société vers un siècle nouveau. À la TV, des images de blindés en enfilade dans les rues de Jo'burg donnaient l'impression d'un calme précaire associé à une ambiance lourde et viciée.

Les mains prises dans la pâte nauséabonde, je tâtonnais mes alentours à la recherche de la télécommande. L'asservissement des sociétés occidentales provenait sûrement de ce laps de temps entre le désir de vouloir zapper et la limite matérielle que cet objet souvent perdu provoquait. En extirpant ma main droite du bac en métal, je la trouvai néanmoins derrière moi et pressai le bouton jusqu'à me retrouver sur MTV. La voix de Aaliyah se tut mais je reconnus « Back and Forth » avant qu'un petit autobus rempli de marionnettes ne se mette à défilier. « I Stay Away » d'Alice in Chains occupa les trois minutes suivantes.

Désormais le mélange de nitrate d'ammonium-fuel était prêt. Les grains blancs dérobés à la ferme d'à côté s'étaient imbibés du fuel ajouté. Les cinq kilos de pâte blanche furent compactés dans un sac Salomon maculé d'inscriptions au Tipp-Ex. En me relevant, je me saisis d'une serviette de bain et m'essuyai les mains. Ironiquement, mon dernier camp de ski avait été un cauchemar, mais il m'avait néanmoins permis de subtiliser un détonateur servant au déclenchement des avalanches.

Les chiffres verts du réveil indiquaient désormais 06:03. Il était temps de se presser un peu. D'un pas assuré, je me dirigeai vers le garage. En passant devant l'auto de ma mère, je lui dérobaï trois cigarettes que de coutume elle laissait dans le vide-poche. Sous la meuleuse, je sortis à grand peine une boîte à outils que mon père avait laissée là avant son divorce. J'en retirai quatre grosses boîtes tamponnées du label « Hecho en Mexico » ainsi qu'un objet enroulé dans un torchon rose pâle. Revenu dans ma chambre, je m'arrêtai devant la bibliothèque et en retirai un gros livre de Wally Lamb « La puissance des vaincus ». Ce livre, je ne l'avais jamais lu. J'avais relevé que l'auteur était né en 1950 et qu'il avait onze chances sur douze d'être du signe du tigre. Je perdis mes yeux au plafond et me dis que 1998 serait probablement

une belle année, l'année du tigre de terre. J'ouvris le livre et constatai que rien n'avait bougé. Le pourtour des pages avait soigneusement été découpé afin de créer une cavité suffisamment grosse pour y placer un pistolet de grande taille. Le Colt .45 qu'un jour mon père m'avait offert était toujours aussi fascinant. Mélange anachronique d'une époque d'acier et de fumée, symbole d'un siècle d'arrogance et de violence. Je déballai le torchon rose et trois chargeurs contenant chacun sept balles en tombèrent. Un piou-piou gun tomba aussi, un petit .22 Long Riffle pour lequel j'entretenais une affection infinie. Je passai mon doigt sur la culasse afin d'en révéler l'inscription : Pietro Beretta, Gardone et un numéro s'achevant par le chiffre 77, année de ma naissance. Je le glissai dans mon pantalon.

Les minutes qui suivirent furent flottantes tandis que je me laissai aller à ma journée. En montant les escaliers, je passai devant la chambre de ma sœur. Un rai de lumière naissante pointait des volets et je distinguai la table de nuit et le verre d'eau dans lequel, la veille, j'avais glissé un somnifère. J'arrêtai le réveil quelques minutes avant qu'il ne sonne et me penchai sur elle pour l'embrasser. Ma main encore imprégnée des odeurs de fuel caressa ses cheveux épais aux reflets brun-roux. Aujourd'hui elle n'irait pas en classe.

À 07h15 le bus n'était pas encore là. Le fils du voisin, toujours aussi mongo, tenta comme chaque matin de me parler. Mais la barrière très efficace de mes écouteurs de Walkman l'en dissuada une nouvelle fois. Ma compilation, fait d'un ami amateur de musique, alternait étrangement US3, Breeders ou Smashing Pumpkins. Peu important, seule comptait la barrière entre moi et le monde, me permettant ainsi de me connecter à autre chose qu'un réel décidément encore frais malgré le printemps naissant.

Le bus bleu arriva enfin, empli des mômes du village d'avant. Une légère angoisse me saisit en pensant aux places laissées vides. Pourvu qu'il ne soit pas trop plein, pourvu que mon futur voisin ne soit pas lourdaud. Dans les travées du véhicule dépassaient des têtes mal réveillées. Je m'assis auprès de celle qui me fit un sourire et après avoir péniblement glissé mon gros sac de sport dans le compartiment à bagages, je posai entre mes jambes le sac Salomon.

Durant une pause entre deux morceaux, j'entendis ma voisine me poser une question : « Tu as EPS aujourd'hui ? », probablement en rapport avec les deux sacs conséquents et inhabituels. Je hochai la tête et tirai du sac un bout de serviette éponge pour lui signifier que

j'avais piscine. En lisant sur ses lèvres je compris qu'elle aussi, mais qu'ayant ses règles, elle en était dispensée.

Déjà haut, le soleil révélait une campagne encore endormie et humide. Sur les murs des villages traversés se succédaient des affiches présentant Jean-Marie Le Pen bâillonné. La veille, ma mère avait eu une dispute à ce sujet avec des voisins. Lorsque le car stoppa, je me dirigeai directement vers un casier et y déposai mon gros sac de sport. Je traversai une partie de pelote basque dont les sons amortis rythmèrent mes pas. Un des protagonistes tenta de me toucher mais me rata.

À ce moment-là, je retirai mes écouteurs pour mieux me repérer. Sur le plateau central, les lycéens et collégiens commençaient à arriver. En haut se trouvait le lycée, tandis qu'en bas, après avoir passé quelques marches, s'étendait le collège. En retrait, l'école enfantine enfoncée derrière la place voyait se succéder les voitures amenant les tout petits.

Je me dirigeais vers le tableau des absences pour voir si mon emploi du temps allait être bousculé lorsque je sentis un pincement aux fesses. En me retournant, un grand type au crâne rasé me sourit et passa sans s'arrêter. Il finit par rejoindre d'autres collègues aux looks identiques, sombres et agressifs, posés dans le coin entre le mur à pelote basque et les salles de dessin. Plus loin, sous le préau, les Benetts riaient bruyamment en racontant leur soirée de la veille. Derrière moi, deux punks et une gothique dissertaient politique en se partageant un mégot.

Aucune absence: la journée serait une journée normale. Je m'engouffrai dans le bâtiment non sans avoir adressé un regard au bonehead qui venait de me pincer les fesses. Il me le rendit et tendit son index en me visant. J'avais dû lâcher trois Pascal pour le petit Beretta, mais il me l'avait fourni avec deux chargeurs, les munitions et un extra.

Le lycée était un vieux bâtiment aux murs jaunes pâles. Il disposait de deux entrées principales. Une troisième entrée jouxtait le mur de la sous-préfecture mais personne ne l'utilisait car elle ne menait qu'aux salles de philosophie et surtout aux locaux des poubelles qui sentaient particulièrement mauvais. Une courette longeait le bâtiment pour déboucher sur le portail donnant sur la rue.

course pour sauter et disparaître derrière le mur de la sous-préfecture. Au pied de celui-ci, dans un buisson, je cherchai un objet longiforme que j'avais déposé la veille. Ce fameux extra qu'on m'avait offert contre les trois Pascal.

Je dressai un inventaire : un shotgun au canon scié et huit balles de 12mm chevrotine. Je repliai le tissu noir, le glissai sous mon pull et repassai le mur. Aussitôt, j'en jetai le contenu dans une poubelle. À ce moment-là, la sonnerie retentit et je fus happé par les élèves rejoignant leur classe.

Le premier cours était philosophie et, sans me presser, je regagnai la place qui m'était attribuée au fond à gauche. Je reconnus le pupitre au bois scarifié par les inscriptions et tags. S'il existait une vague tolérance pour cela, je savais néanmoins que la prof de philo disposait de quelques principes moraux. À peine mes affaires déballées, je commençai par sortir mon cutter, mon compas et mes cartouches d'encre. Au fur et à mesure de mon avancée dans le bois petit à petit recouvert d'encre noire, je sentais le regard de la prof deviner mon activité. Il me fallait aller vite afin d'être expulsé au bon moment. Cet instant advint par la grâce et le dégoût de mon voisin qui grimaçait de plus en plus à la vue de mon œuvre. Une belle svastika noire venait d'émerger sur mon bureau et recouvrait tout mon pupitre. Debout derrière moi, j'entendis la prof : « Cette fois-ci, je vais devoir faire acte de délation ! »

Elle appela le sous-délégué de classe, un têtard asiatique aux grosses lunettes opaques qui n'avait été élu que par défaut, et lui intima de m'amener au CPE. Je pris mes affaires et d'un pas traînant, suivis le batracien. Dans le couloir je constatai que tout avait bien fonctionné, me faisant expulser pile vingt minutes après le début des cours.

Dans le bureau du CPE un débat inepte s'ensuivit. Il s'agissait de débattre du sens de la svastika et donc de savoir s'il s'agissait d'une croix gammée ou d'une croix bouddhiste. Dans le doute, le CPE fit comme à son habitude. Il consigna dans mon carnet de correspondance une convocation pour ma mère, me colla plusieurs heures de retenue et surtout fit sauter l'heure et demie de cours qu'il restait. Je me retrouvai dans la cour vide, humant un air salvateur.

Je remontai alors les quelques marches menant au plateau et me dirigeai vers le lycée. Je traversai les terrains de basket et remontai l'allée menant au bâtiment principal. Je passai devant la chaufferie

et en regardant par la fenêtre constatai que le concierge avait déjà pris sa pause. Arrivé au casier, je me saisis du sac de sport et me dirigeai vers les WC. Le Colt glissa du sac à ma ceinture, venant équilibrer une taille déjà encombrée par le piou-piou gun. Dans un bruit de déchirure, je tirai alors du sac une bande velcro et me la fixai sur le haut de la jambe gauche pour pouvoir ensuite y disposer les chargeurs. Je me dirigeai vers la chaufferie. L'entrée était délicate à négocier. À droite, le bureau du proviseur avait l'inconvénient de disposer d'une porte en partie vitrée. À gauche, la sortie de secours menait sur la rue et l'école infantine.

En face, les escaliers donnaient accès aux salles et à l'allée du collègue, et dans le renforcement de la cage d'escalier se trouvait une porte qui menait à la chaufferie. Cette porte ne fermait plus à la suite d'une campagne d'Araldite qui avait pourri les cylindres de la plupart d'entre elles. Celle-ci néanmoins, n'ayant rien à cacher d'attirant, avait été bricolée avec un crochet. Il fut facile d'y entrer, d'autant que le proviseur était en réunion.

Aussitôt, je lâchai délicatement le sac Salomon contre le mur attenant au couloir de la sortie de secours. J'y ajoutai le détonateur et, partie plus délicate, j'enfilai ma main dans une cavité du mur. De l'autre côté, dans le couloir, une latte de bois était mal fixée et produisait un jeu infime. Personne n'avait songé à la remplacer : ce couloir n'était pas emprunté sauf pour les cas d'urgence. J'y fixai le déclencheur et achevai mon circuit avant de revenir vers le collège. Lorsque je me penchai pour me saisir du fusil laissé dans la poubelle, la cloche de la récréation retentit. Esseulé dans ma courette, je fixai les chargeurs à ma jambe et logeai deux cartouches dans le fusil. Je posai par-dessus le torchon et entrai à nouveau dans le bâtiment pour en ressortir côté cour.

Progressivement les élèves venaient remplir l'espace et prenaient leurs places habituelles. Je vins me positionner en bas de l'escalier afin de couper toute retraite. À ma gauche, les Benetts faisaient toujours autant de bruit tandis qu'à ma droite, le groupe de bonehead était quant à lui plutôt silencieux. D'une main, je sortis une des cigarettes et la portai à ma bouche. J'ouvris mon Walkman et y disposai une cassette de l'album « Violator » de Depeche Mode. En soupirant et regardant la façade jaune du bâtiment, je me dis que cela devait commencer par « Enjoy the Silence » et se terminer par « Personal Jesus ». J'allumai ma clope et en lâchant le briquet je levai automatiquement mon avant-bras gauche, dévoilant alors le shotgun. Inconsciemment,



il se pointa vers les rires des Benetts. Dans une gerbe de flammes, de métal, d'habits Chevignon et Naf-Naf, le groupe fut réduit à un ensemble complexe de chairs explosées, de cris d'effroi et de tissu bon marché. Les cartouches suivantes s'intéressèrent à ce qui bougeait encore avant que le groupe de punks ne soit pris pour cible. Étrangement, il ne subsista d'eux qu'une Dr. Martens pendouillant à la balustrade des WC et la gothique tétanisée et indemne, son clopon collé à sa bouche bée.

Je lâchai le fusil et dégainai le .45. Machinalement, je me retournai vers le coin des bonehead et commençai à arroser les bombers noirs de balles dont l'effet de champignonnage macula le mur de pelote basque d'une composition entre le dripping et la leçon d'anatomie. Toujours souriant, le grand skin en fut réduit à cette simple expression avant que je ne me dirige vers le bâtiment. Sur le chemin, je repérai l'asiate à lunettes et sortis le .22 utilisé par les Sky marshals israéliens. Ce pistolet n'était mortel qu'à condition d'en vider le chargeur dans la tête de la victime à courte distance.

Les petits projectiles firent voler les lunettes et enfoncèrent des éclats de verre dans les orifices oculaires. À cet instant, ma vision vacilla. Le souffle du nitrate d'ammonium déclenché par les petits se ruant dans le couloir de secours me plaqua au mur. Je vis au loin une partie du bâtiment du lycée s'effondrer tandis qu'un nuage de fumée emplissait le ciel bleu. S'ensuivit une épopée fastidieuse consistant à stopper tout mouvement autour de moi. La seule image claire qui me vint fut la voisine de bus que je retrouvai prostrée sous une table de salle de cours. Je lui souris et la saluai avant de retirer mes écouteurs et me laisser porter par la foule paniquée.

Alors que les sirènes convergeaient péniblement vers le complexe scolaire, je gagnai la nationale et me mis à faire du stop. La troisième voiture m'embarqua. Paniqué par la situation et probablement inquiet pour mon sort, le conducteur consenti à faire un détour pour me poser chez moi. Je regardai l'horloge de la voiture et constatai qu'il n'était pas encore midi. Ma sœur dormait probablement encore.

Sur l'écran de la TV, les nouvelles continuaient d'affluer. En Afrique du Sud, les élections avaient eu lieu. Une nouvelle voiture piégée venait d'exploser mais l'ANC était victorieuse.

Épuisé, je m'allongeai aux côtés de ma sœur et finis par m'endormir.





# La Culpabilité

Je ne me souviens plus de la dernière fois que j'ai joué à ce jeu.  
C'était il y a une dizaine d'années, je devais avoir 10 ans.  
À cette époque j'avais un groupe d'amies.  
Nous étions quatre, toutes inscrites à la même école primaire.  
Une classe pauvre, une classe moyenne et deux bourgeoises.  
Nous aimions bien nous retrouver régulièrement pour jouer.  
Je n'arrive pas très bien à me souvenir comment nos jeux de rôle  
ont basculé.  
Je ne visualise pas ce glissement progressif vers le désir.  
Y en a-t-il eu un, de glissement ?  
Peut-être était-ce brutal, sauvage et instinctif.  
Je pense que nous étions très audacieuses.  
Plus encore que la plupart des couples au bord du divorce.  
C'est étonnant cette facilité que l'on a à parler de sexe.  
C'est presque grisant quand il y a un peu de public.  
C'est le moment où chacun se réinvente en héros.  
Pour nous, au contraire, il n'y avait rien de tout cela.  
Pas question d'en parler entre nous, et encore moins aux autres.  
Inutile de se dire que c'était un secret.  
C'était inscrit dans notre génome culturel.  
Quand je rentrais le soir chez moi, un sentiment très désagréable  
s'emparait de moi.  
Pourtant, je n'ai pas eu d'éducation religieuse.  
Mais seul l'aveu pouvait me délester.  
Alors, le soir venu, quand la lumière était éteinte, je me confessais  
dans le lit.  
Je racontais à ma baby-sitter ces jeux étranges.  
Elle me disait que ce n'était pas grave, mais qu'il ne fallait pas  
recommencer.  
  
Je recommençais.

*Opportunités de changement*

Thérèse Casati

NB: Les énergies de Pluton étant difficilement maîtrisables, il conviendra de les utiliser à des fins altruistes, sous peine d'en voir les effets bénéfiques se retourner contre la personne concernée.

## Le Marché, semaine du 14 septembre 2008

- Là...
- Celle-ci ?
- Nhâ, 'elle 'ih...
- La numéro 27 donc...
- H'oui.
- Vous fait-elle mal ? (...) Est-ce que vous sentez le froid ?

Le Marché dodelina nerveusement de la tête. Du moins de cet infime jeu de tête laissé possible par les deux mains du dentiste occupées à appliquer un petit coton-tige glacial sur la dent concernée. Le Marché acquiesça. Malgré la climatisation, de grosses gouttes de sueur perlaient de son front. Plus haut, quelques cheveux rendus gras par les chaleurs d'un été tardif étaient tirés en arrière afin de dissimuler une calvitie naissante. La bouche déformée par l'effort se terminait par une imposante barbe aux boucles rousses rebelles recouvrant la petite serviette de papier soigneusement agrafée à sa chemise à carreaux.

Le Marché se perdait dans les images défilant sur le petit écran mis à sa disposition pour endormir toute velléité de rébellion maxillaire. S'y succédaient des images de plus en plus petites, de plus en plus rapides et colorées. On assistait au déclin de la télévision dont le contenu se dissolvait dans l'attention nouvelle portée aux chaînes YouTube et autres réseaux sociaux. On retenait néanmoins de cette période une absence affligeante de contenu au profit de formes lisses aux connotations porno-chic et une déshérence de tous les styles musicaux vers une pop globalisée qui devrait bientôt se réinventer. Le Marché appréciait. Tous ces produits dansaient dans son esprit comme les courbes de la bourse d'un pays émergeant. Ces couleurs aux reflets dorés, ces peaux luisantes de sueur, ces effets de lumière chatoyants n'étaient là que pour consacrer l'avènement d'une mondialisation toute puissante placée sous le signe d'un capitalisme triomphant.

- Ça ne va pas bien.
- Hômmment ?
- Je dis tout cela ne sent pas bon.
- 'ous allez l'hâ'âcher ??

- Non, je voulais dire tout cela, les actualités, les affaires, cela ne va pas fort.
- ‘ous r’higolez? Le ‘arché ne ‘est hâ’bais au’hi bien ‘orté.

Désormais sur le petit écran apparaissait la sculpture d’un taureau de bronze au pied d’une tour new-yorkaise. En arrière-plan des *sally men* défilaient, la mine déconfite et anxieuse, les bras chargés de cartons. On aurait dit l’inexorable exode de fourmis répudiées par les caprices d’une reine mère acariâtre. De nature plutôt nerveuse, Le Marché aurait voulu réagir et contre-argumenter, mais les mains du dentiste le plaquaient fermement contre ses convictions. Un instant d’anxiété le traversa. Il détestait ces moments-là qu’il jugeait contre-productifs. Il se sentait l’âme d’un guerrier. Tout atermoïement était perçu comme un instant de stagnation ou, pire, un risque de régression. Afin de se rassurer et pour patienter, il se mit à réfléchir à son top five des plus grands artistes du moment.

Des sculptures en néon, des collages, des peintures hyperréalistes se mirent à batifoler sous la mèche plaquée sur son crâne. Une farandole emplie d’allégresse où des noms prestigieux se superposaient à d’autres plus familiers. Il estimait le parcours de ses artistes à lui, leur marge de progression, la courbure de l’histoire et l’ascension inexorable de ses protégés. Bien entendu, tout classement ne pouvait être que temporaire. Comme les valeurs de la bourse, tout était soumis à fluctuations, le moindre écart de conduite, la moindre faute de communication ou pire, de goût, pouvant faire dévisser des cotes encore fragiles. Si fragiles. Ce pourquoi il ressassait constamment ce classement jusqu’à en trouver un qui l’apaise. Cinq noms résonnèrent dans sa tête comme des balles numérotées dans un tirage de loto. Sa mâchoire se détendit, et il se répéta ce classement incantatoire jusqu’à être complètement détendu.

Le dentiste se retira d’une béance jugée parfaite. À l’exception néanmoins de cette dent anormalement blanche arrimée bizarrement au fond du maxillaire supérieur gauche.

- Je ne sais que vous dire. Si cela ne tenait qu’à moi, je vous l’arracherais. Mais elle semble solidement enracinée malgré tout. Vous gêne-t-elle pour manger?
- Pas du tout. Je mastique plutôt à droite.
- Dans la profession nous ne sommes guère portés à gauche..., fit-il en souriant et en s’essayant à un trait d’humour.
- Fort bien, lâcha Le Marché en se redressant et en retirant d’un

coup sec sa petite serviette en papier. Ah..., il chercha ses mots. Et pour la mélodie ?

— Je vous demande pardon ?

— Oui. Comment vous dire. J'ai parfois l'impression d'une sorte de mélodie s'échappant de cette dent.

— ...

— Pas réellement une symphonie... ni une voix... mais quelques notes peut-être. Je vous dis cela car j'ai longtemps cru à une maladie de l'oreille de ce côté-ci. Peut-être le syndrome de Ménière. Mais étant donné l'absence de vertiges, j'ai acquis l'intime conviction que cette dent provoquait... hmm, une sorte d'hallucination sonore.

— ...

— Bien, docteur. Je vous remercie. Je vois avec votre assistante pour le paiement.

Le dentiste resta dubitatif, ses jeunes années d'école de médecine où il avait pourtant fini major de promotion lui revenant à la face comme la capsule d'un soda trop secoué. Il posa une fesse sur son siège et admira la suite d'un programme qui, effectivement, semblait rétrécir le réel autour de lui.

Parvenu dans la rue, Le Marché passa plusieurs fois la langue sur sa dent n° 27. Celle-ci oscillait ostensiblement d'un millimètre. Un infime mouvement ne prêtant à aucune conséquence outre le fait de le savoir. De sa langue toujours, il en pressa le flanc droit et bifurqua aussitôt vers la gauche.

Sur le chemin le menant à son petit appartement meublé, il se remémorait les images de ces cartons défilant derrière le gros taureau en bronze. Un soubresaut, une avarie technique tout au plus. Les affaires continueraient de fructifier ainsi que les siennes par la même occasion. Son segment à lui était l'art contemporain. Un passe-temps pour riches collectionneurs et un objet de compétition entre acheteurs d'un autre monde. À ses yeux c'était devenu une science, le prétexte à l'étude des moindres détails constituant une œuvre, à commencer par l'artiste.

Il les aimait jeunes, naïfs, emplis de cette fougue et de cette insouciance qu'il aurait tôt fait d'épaissir par la consistance grasse de la réalité. Celle du marché bien entendu. Il était un opérateur puissant entre les forces abstraites de ce dernier et la réalité fragile de chaque pièce d'art, de chaque artiste. Il se devait de les arrimer l'un à l'autre



comme Gilbert et George ou du moins comme les deux ingrédients d'une soupe si fameuse qu'elle en deviendrait un mythe. C'était cela son métier. Fabriquer de jolies histoires qui ensuite intégreraient le panthéon de ses réussites.

Quelque chose le chafouinait néanmoins. Un sentiment d'irrésolution dépassant son simple souci de dent. Un manque, une part de vide qu'il sentait tapis au fond de lui-même. Il tira de la langue sur la paroi gauche de sa dent et tourna sur sa droite avant de parvenir à l'entrée de son petit meublé. Il se rendit dans la salle de bains et comme pour s'ôter cette impression devenue désagréable, il se dévêtit aussitôt et se retrouva face à son reflet dans le miroir.

Plutôt épaisse, sa corpulence de trentenaire le poussait vers l'âge mûr. Sous une peau flasque et parsemée de buissons pileux épars, les muscles d'une vingtaine passée semblaient s'avachir sous le poids des années. En baissant la tête, il constata le pli de son ventre qui commençait à poindre. En dessous son sexe au repos paraissait s'y cacher. Lorsqu'il redressa la tête, il croisa son propre regard. Deux petites prunelles rondes roulaient sur le contour d'yeux tout aussi ronds. Toute cette rondeur lui fit penser aux orbites d'un pigeon. Cela le laissa circonspect. Il se dirigea vers le grand frigo américain, l'ouvrit, se saisit d'un pot de concombre à la saumure où une dernière occurrence flottait sur la surface verdâtre. Il referma l'imposante porte et s'échoua sur le petit sofa du salon. Là, nu, mastiquant avec soin sa cucurbitacée, il ouvrit son ordinateur portable et se plongea dans son occupation quotidienne : le ranking des meilleures galeries d'art du moment. Puis, il s'endormit.

Le 15 septembre au matin une triple surprise l'attendit. En premier lieu, la sonnette de la porte d'entrée le réveilla. Il s'était endormi sur son sofa l'ordinateur posé sur son ventre naissant, un demi concombre géant dans la main gauche. Il repoussa le tout et enfila un pantalon de survêtement. À la porte d'entrée, le facteur lui remit un pli recommandé qu'il signa de sa main encore saumurée. Il reconnut l'écriture d'un de ses poulains. Il délaissa l'enveloppe sur le bord du sofa pour se pencher sur sa lecture quotidienne de l'actualité. Il réanima l'écran en manque d'énergie et reprit là où il s'était arrêté la veille. La journée s'annonçant radieuse, il entreprit d'ouvrir plusieurs fenêtres et y perdit son attention.

C'est alors que dans un même mouvement, la petite musique émanant de sa dent se fit entendre, se joignant à ce sentiment d'irrésolution

qui tout à coup devint plus piquant. Les informations défilait et se mirent à devenir franchement inquiétantes. Dans les pages consacrées à l'art contemporain, l'actualité était toute concentrée sur le coup entrepris par Damien Hirst : 223 œuvres mises en vente par Sotheby's et ce au détriment de ses propres galeries. Un zapping des intermédiaires traditionnels du marché de l'art contemporain, un pied de nez, mais probablement aussi un coup de génie. Sur les pages consacrées à l'actualité dite généraliste, Le Marché observait une succession de nouvelles de plus en plus anxiogènes. Des banqueroutes en cascade animaient le monde de la finance et de l'immobilier. Quelque chose semblable à une bulle devait avoir éclaté quelque part. Les métastases se répandaient partout, lâchant dans les rues des milliers de travailleurs licenciés. La clairvoyance et le flair de l'un marquaient le parachèvement d'un cycle où tous les autres auraient à souffrir. En d'autres termes, l'artiste en question avait réussi dans les tout derniers moments d'arrogance du marché à sauver ses fesses tandis que le monde sombreait.

Le Marché repoussa son ordinateur et se frotta les sourcils. Tout ceci ne le concernait qu'à moitié. Il n'était pas réellement galeriste, il était une sorte d'opérateur freelance spécialiste de la connectique. Certes, il achetait des pièces mais les revendait peu. C'était son bouclier contre les mauvaises langues l'accusant d'être un manipulateur. Non, lui était un romantique : il achetait par passion et chacune de ses œuvres étaient soigneusement empaquetée et stockée dans son petit salon. Mais là, face à lui, ces paquets s'affichaient alors comme un mur de désarroi contre lequel butaient ses neurones encore assoupis. Le pire était probablement cette mélodie qui résonnait dans l'hémisphère gauche de son crâne et contre laquelle il aurait certainement entrepris de s'arracher la dent lui-même. Mais il ne disposait pas encore de cette dose de masochisme.

Les choses étaient en train de lui échapper et désormais une grande période d'incertitude s'ouvrait devant lui. Le temps, se dit-il, le temps se chargerait de résorber cet immense foutoir. Il se retourna vers la lettre encore scellée et se mit consciencieusement à en déchirer les bords.

C'est alors que ce qui lui restait de confiance vacilla irrémédiablement. On lui écrivait du futur.

Au stand de tir, il comprit qu'il était blanc.

En tirant sur son mégot, X se dit que cette cigarette serait probablement la dernière. Accoudé au balcon, pris par cette pensée, il ne sentait pas le froid glisser sur le tissu beige de sa veste synthétique. Au loin, les phares de quelques rares voitures s'enfonçaient dans l'obscurité, emportant avec eux les seuls sons de cette nuit d'hiver si calme. En contrebas, le jardin étendait son empire, dispersant de-ci de-là des touffes de buissons taillés de manière scrupuleusement géométrique. La bâtisse contre laquelle il se tenait n'avait aucune ouverture autre que ce balcon et la massive porte d'entrée en dessous. Une maison borgne, dont les fenêtres avaient été murées avant d'être crépies d'un beau revêtement écru. La maison se tenait discrètement au bord d'une route sinueuse menant à la ville plus loin. Sur le petit parking propre aux larges places se tenait un petit panneau indiquant des horaires et la raison sociale du lieu.

STAND DE TIR

Ouvert du mercredi au samedi de 12h à 22h30

L'heure de fermeture avait été corrigée et le 22:30 brillait un peu plus sous la lumière blafarde du réverbère. Depuis 2003 et les événements au Proche-Orient, les sociétés occidentales s'étaient massivement armées et le surplus d'armes non utilisées dans ces conflits avait fini par être reconverti pour un usage civil. Elles avaient atterri dans d'improbables unités SWAT perdues au fin fond de l'Occident, souvent dans des petites bourgades qui n'en auraient jamais l'usage. Et devant la quantité produite, elles avaient été exportées à des pays amis, où de nouveaux usages récréatifs leur avaient finalement été trouvés.

Avec la crise économique de l'année précédente, en 2008, cet engouement se superposa à l'anxiété et à la frustration de citoyens blancs dont le pouvoir d'achat déclinant avait radicalisé les pratiques dites de divertissement. Cela lui avait valu ce job facilement acquis.

À l'entretien d'embauche, on ne lui avait rien demandé de précis, sauf les modèles qui lui étaient familiers. Il n'avait rien répondu et avait simplement désigné le Kimber .45 ACP accroché au mur en affirmant qu'à l'aide d'une simple clef à œil et les yeux fermés, il saurait le démonter et le remonter. Cela avait provoqué un ricanement satisfait de son interlocuteur qui l'avait embauché aussitôt. X l'avait

remercié avant que l'autre ne l'interrompe sèchement : « Tu ne me dois rien. Une arme ne se jette jamais. C'est pour ça que tu es engagé, parce que tout cela s'accumule et qu'il nous faut des hommes pour les écouter ». Il avait refermé la porte du bureau pour ne plus jamais avoir affaire à lui. Désormais, il avait les clefs et pouvait accéder à tous les niveaux de ce bâtiment anonyme, discrètement engoncé dans cette campagne morne et ennuyeuse.

Il tira à nouveau sur sa clope puis la jeta dans le jardin. Une bouffée de fumée mêlée à la vapeur de sa respiration se confondit avec une brume finissante. La nuit serait peut-être limpide. Il retourna à l'intérieur.

Après que l'ascenseur l'ait eu ramené au sous-sol, il arpenta un long couloir éclairé par le fredonnement de néons fatigués. Il observait les grilles d'aération au plafond donnant accès au jardin. Ce dernier n'était en fait qu'un camouflage destiné à étouffer le bruit des détonations en sous-sol. À chacun de ses pas se superposaient des déflagrations sourdes et menaçantes provenant des salles de tir privées. La montre digitale au fond du couloir indiquait 23:01. Au pied de l'horloge s'étendaient les pas de tir vides à cette heure-ci. Seules les salles privées crépitaient d'une activité discrète. Le premier jour, on lui avait dit de ne pas poser trop de questions. X ne parlant de toute manière que très peu, il s'était fondu dans le moule. Il savait que l'usage du Full Auto était interdit dans tout le pays. Ces déflagrations provenaient de flics en civil, amis du patron, venant s'immerger dans le scénario d'un quelconque conflit exotique. Ukraine, Irak, Afghanistan... Il supposait les destinations en entendant les nouvelles desquelles émergeaient des vagues toujours plus chargées de réfugiés fuyant les conflits. Mais ici, les réfugiés étaient un concept vaguement collatéral. On leur préférait la puissance du fantasme lié aux armes. La preuve en était toute cette aile en travaux de la bâtisse, destinée à accueillir prochainement un nouveau pas de tir destiné aux tireurs à moto. Aux pays de l'Est et du Sud, venait s'ajouter une nouvelle destination incongrue, cette fois-ci liée aux cartels sud-américains et mexicains.

X se rendit compte qu'il ne portait pas de casque. Il leva une main vers ses oreilles pour s'en assurer. Il trouva étrange la sensation de son doigt sur le lobe, comme si tout son être était anesthésié et rendu insensible au bruit pourtant conséquent. On s'approchait du bouquet final. Tout ce petit monde débarquerait bientôt au centre de contrôle, arborant le sourire brave et victorieux de ceux qui ont consommé toute leur adrénaline. Il poussa la grosse porte recouverte de feutre et s'engouffra dans le hall d'entrée.



Pendant les douze premières années de sa vie, il fut le seul asiatique à savoir traire une vache dans les trente kilomètres à la ronde.

À l'âge de treize ans, il fut détrôné par des jumeaux laotiens roulant en Harley Davidson. Il en fut profondément blessé.

Derrière la grosse console centrale percluse d'écrans de surveillance, un homme entre deux âges tuait le temps en fredonnant un air de musique. De temps à autre, il se tournait vers X et s'adressait à lui. « Where is my mind? », demandait-il trois fois avec insistance, usant de son stylo comme d'un micro. Clairement le travail consistant à répertorier les tireurs, leur consommation de balles et leurs coordonnées ne pouvait être plus mal effectué. Mais cela faisait partie du personnage, de son originalité, de son anti-conformisme. Car X' était une forme de rebelle. Un être ayant grandi dans l'aversion de la génération de ses parents, se devant de toujours imprimer sa marque de la manière la plus singulière. Cela pouvait passer par des blagues tant grossières qu'insidieuses ou simplement choquantes. Sa faculté à toujours tout interroger et remettre en question lui avait fait embrasser un parcours professionnel sinueux.

Brillant, mais trop critique, son amour des chemins de traverse et des détours alternatifs l'avait conduit vers des études dont il ne retira aucune aptitude concrète. Il avait fait psycho et enchaîné directement sur un emploi de journaliste sportif. Mais il n'aimait ni le sport, ni la transpiration. La sienne, il la gardait pour ses répétitions de musique partagées avec quelques potes. Si son emploi était devenu alimentaire, sa passion n'avait pas plus évolué. Il fallait préserver la flamme, l'énergie brute et initiale de leur groupe. Celui-ci se refusa donc à dépasser le stade des tournées régionales dans des pubs de campagne. La flamme fut préservée et le groupe se dissout à l'approche de la trentaine. Son emploi de journaliste n'alimentant plus rien, il plaqua tout. Du fait de la seconde nationalité de sa mère, il trouva aussitôt un travail au consulat d'un petit pays européen. Il fut bombardé assistant de l'attaché militaire et passa ses matinées à lire la presse nationale pour en faire un résumé lors des longues après-midi où il se devait de converser avec un supérieur militaire qui ne connaîtrait jamais aucune guerre. Ces projections guerrières l'amusèrent un temps. Cela aussi procédait de sa classe d'âge : avoir un jour leur révolution. Elle n'advint jamais.

Il avait fini par faire de la politique, plus pour entretenir ses idéaux initiaux qui, ne s'étant pas réalisés, l'avaient laissé dans une situation précaire. Son aventure avait bien commencé, par une élection facile d'un canton reculé et suffisamment inculte pour prendre sa folie comme un trait de compétence. Là où la chose avait dégénéré



était lorsqu'il avait décidé de ne plus seulement représenter ses électeurs, mais aussi toutes les formes de vie de sa circonscription. Forcément, parler aux vaches sans s'en référer à leur propriétaires avait laissé une campagne retournée, outrée, et probablement durement marquée pour les trois décennies à venir. Il en était donc revenu à ce que son logiciel de base lui indiquait comme activité naturelle... se spécialiser, quitte à ce que ce soit dans un domaine improbable. Il opta pour la fabrication et le commerce de colonnes en faux marbre. Son commerce se développa bien et devint même florissant. Il exportait jusqu'en Italie et les fabricants du lard de Colonnata songèrent à lui pour remplacer leurs fameux caissons en marbre. Mais là encore, et malgré le vrai savoir-faire collecté dans la production de colonnes de faux marbre, l'idée d'une réussite trop conventionnelle torpilla ses bons résultats. Lui, préférait faire de ses réalisations des « œuvres ». Il entreprit de coûteuses et improbables démarches pour inonder la ville voisine de mobilier urbain à vocation artistique. Malheureusement, cette période coïncida avec un effondrement de la social-démocratie et une aversion populaire grandissante envers les services de l'État, en particulier sur le volet de l'art public. Sa société fit faillite bien qu'on lui laissât son stock inutilisable de colonnes de faux marbre. Suivant le virage droitier de la société, il finit par trouver une place dans ce stand de tir. Ses journées consistaient à fliquer les usagers dans l'éventualité où l'un d'entre eux commettrait un impair en dehors du stand. Il rythmait la monotonie de sa tâche en lâchant des blagues de mauvais goût qui trouvaient un écho naturel et amusé parmi la clientèle du lieu.

Bien que ne l'étant pas, X' ne pouvait s'empêcher de taquiner X de ses blagues à connotation raciste ou sexiste. Préposé à l'entretien des armes, X levait rarement les yeux sur lui, préférant l'ignorer. Au fond X' était quelqu'un de sympathique et d'attachant. Il tranchait avec la clientèle du lieu plutôt militariste. Plus jeune d'une dizaine d'années, X le supportait de moins en moins. Orphelin de son passé, le contact de son aîné lui apparaissait comme une entrave, le poids d'une histoire qu'il lui fallait absolument fuir, sous peine de paraître devant ses remords. X se sentait la consistance d'un spectre. Une folle envie d'évasion de sa propre corporalité le tenaillait. Il serrait dans sa poche un poing américain trouvé la veille au bas d'un pas de tir. La fraîcheur métallique de l'objet le pinçait, le maintenait dans un état de veille. X avait besoin d'une cible, d'une finalité apte à l'emplir à nouveau. Très vite, X' s'affirma comme un obstacle à ses prétentions. Il observa alors ses incisives si satisfaites briller d'un éclat étrange à chacune de ses mauvaises blagues.





Pendant trois printemps – le temps que la crème jaunâtre de mes comédons fasse son cycle, je fus sous la protection d'un gang de Chinois. Le détail de mes origines coréennes n'avait pas grande importance. Nous étions dans un bled paumé. Je devais juste porter fièrement la plissure de mes yeux.

Au lycée, mes copains m'appelaient  
Katsumi. Pourtant aucun d'eux n'avait  
envie de me baiser.

X, 2009

## Il vint à pied par la Chine

Il est mort.

En fait, je n'en sais rien. Je ne suis pas médecin. Je suis aussi peu empathique. Pour tout avouer je n'aime pas le contact. Je sais ce que je vois. Il est un corps inanimé étendu au bas des écrans de contrôle. Celui de la salle de tir n° 4 n'affiche plus rien. Un souci de connectique. Cela arrive tout le temps. À moins que les flics qui s'y sont amusés aient dégommé la caméra. Ça aussi ça arrive tout le temps. C'est pour cette raison qu'on a un stock de ces petites caméras. Le corps semble mort. Mot pour mot. Il respire moins que moi.

Le long de mon avant-bras nu les gouttelettes de sang coagulent ou se rassemblent. Un ou deux minces filets ruissellent péniblement entre les pores pileux. Bientôt ils parviendront à mon poignet. Ma main tremble encore un peu. Mes os me font mal. La douleur se localise en haut de mes métacarpes. La morsure métallique du poing américain a laissé des écorchures. En se relâchant, mes doigts se libèrent de l'objet de métal qui chute dans un bruit cinglant. Désormais ce sont des petites contractures qui me lancent autour de l'épaule. Combien de coups ? Le desk, mon visage, les posters autour sont maculés de ces gouttelettes d'un rouge vif. À mes pieds, deux incisives dans une flaque de sang paraissent ricaner bêtement. Le corps semble mort. Mot pour mot. Il respire moins que moi.

Ma main remonte à mon visage et tente d'en saisir la tempe. Je cherche. Je cherche dans le tréfonds de ma mémoire le souvenir de mon dernier mort. Une béance. Une béance familière. Une étrange familiarité. Ma langue lèche les écorchures, goûte ce sang étranger. Ma mémoire fonctionne comme un athlète de triple saut. Mes papilles mordent dans une saveur que mes souvenirs survolent pour en arriver toujours à la même image. Une chevelure aux reflets tricolores sur le chemin de l'école. Une image fraternelle, celle de ma sœur. Rien d'autre.

Comme tous les fantômes, je suis blanc.

Mon royaume se résume à cette salle de contrôle sans fenêtre. Un fatras de métal et de poudre, de posters vantant fonctionnalité et précision. Les armes présentées semblent suspendues en des effets

scénaristiques vantant la fin du monde. De multiples gadgets idiots et inutiles reprennent l'esthétique alternative de mon adolescence. C'est étrange. La mémoire ne retient parfois que des détails, oublie l'essentiel et se perd dans le superflu. Ce qu'on appellera bientôt Alt-Right est un réemploi de la culture alternative de mon adolescence. Au premier degré. Avec cette coolitude de fin de race libérée du poids des idéologies. Il y a même de l'humour dans cette esthétique. Une subversion virant au cynisme, condamnant probablement les générations suivantes à ne plus croire en une alternative. Une génération à l'humour discret.

Le corps semble mort. Mot pour mot. Il respire moins que moi.

Ces dernières années, chacun de mes pas a été suivi de néant. Une terre brûlée m'a convié à toujours me déplacer, à avancer mon curseur sur la timeline. Mon passé, je l'ai reconstitué avec les gens rencontrés. J'ai appris que les personnes pouvaient être de formidables machines à voyager dans le temps. Ainsi, j'ai pu reconstituer l'histoire de mon contexte, les métadonnées me caractérisant. Je n'ai su ou pu accéder à ce que j'ai été. Mais par défaut, j'ai pu me situer. Penser à ce qui m'a constitué à défaut de savoir qui j'étais. Puis, avec le temps, les couches et les couches qui se sont sédimentées ont commencé à sentir le refoulé. Comme hantées. D'étranges pulsions et sentiments s'en sont libérés. Si les gens sont de formidables machines à voyager dans le temps – dans un sens ou dans un autre – ceux qui provenaient du passé commencèrent à créer divers malaises. Leur humour gras, leur manque de tact, leur amour des débats sans fin, leur arrogance, leur inadaptation singulière, leur immaturité perpétuelle, tout cela contribuait à formuler en moi des pulsions violentes. Certes, elles ne devaient pas venir de nulle part. Et comme je l'ai précisé, étant moi-même une coquille vide, cela s'est joué sur les à-côtés, sur le terrain culturel.

La fragmentation m'est alors apparue comme un biais libérateur. Je me suis finalement détaché de mes contemporains rassemblés sous le blason de la génération X. Peut-être était-ce le réchauffement climatique. Toujours est-il que de gros blocs de moi-même partirent à la dérive. Si les X définissent par exemple les Pixies comme une sorte de totem ou du moins de curseur culturel de leur génération, *quid* de ceux qui ont grandi avec Nirvana? Un « nous » cherche sa définition. Plus de totem, mais l'estampillage du logo MTV. Déjà les X initiaux deviennent X' (à prononcer X prime), laissant aux autres l'ombre d'un mépris moralisateur.

Par leur position surplombante, par leurs jugements, ils ont contribué à une lente déflagration. Un divorce par défaut. Se laisser divorcer. X est une génération sacrifiée et elle a cherché à faire de ce sacrifice une sorte de baroud d'honneur. Le dernier spasme, la survivance d'un legs encore plus ancien. Celui des baby boomers, nos parents, nos haines adolescentes. Les X' se sont donc mués en gardiens du temple, institutionnalisant ce sacrifice et l'agitant à la face des non-initiés. Des X solitaires se sont détachés, par défaut bien sûr, ont dérivé vers les générations suivantes ou vers une forme de retrait du monde. Tandis que les X' observaient un monde achevé, fantasmé, du sommet de leur corniche, les X et les suivants se sont retrouvés dans la machine, dans les entrailles et les interstices d'un nouveau réel. Sans ne plus pouvoir revenir en arrière. Les X' ont refermé sur nous les portes du temple. Ils sont les Cerbères du legs des boomers. Si les X' croient au mérite, c'est en partie car les boomers sont encore vivants.

Ma suite fut tortueuse et obscure. Mais au plus profond de cette nuit perpétuelle, de nombreux moments de clarté me sont apparus. Peut-être car je m'étais libéré de ma mémoire. En premier lieu, quitter les sentiers battus m'a conforté dans l'idée que l'histoire n'est pas si linéaire que cela. Il reste une timeline à laquelle on s'accroche comme à une corde dans une caverne. Mais les aléas de cette linéarité sont parfois sujets à d'étranges bifurcations.

La première zone rencontrée fut ce dégradé générationnel où se juxtaposaient les X et les Y. Si les X sont une génération sacrifiée, que penser de ce moignon de génération qui aura tout connu et peu vécu ? J'entends par là : que penser de ceux qui n'auront pu bénéficier d'un simple sacrifice ? Ceux qui auront vécu leur vingtaine au tournant du virage sécuritaire, ceux qui auront vu la social-démocratie se refermer sur eux les privant d'une partie de la jouissance culturelle propre aux X. Ceux qui n'ont eu d'autre choix qu'une recherche de perfection aliénante pour une gratification risible. Avec eux s'est ouverte l'ère des réseaux sociaux. Trouver dans le virtuel ce qui n'existait plus dans le réel. Mais aussi rechercher et restaurer les formes d'avant, ne pas laisser la timeline tout emporter.

Puis le gros des Y. Un pas encore en avant. Ne plus parler des réseaux sociaux mais les vivre. Ne plus parler des formes – elles sont propriétés – mais d'agencements sociaux. Une génération nouvelle. Émerger, disparaître, vivre en grappes, tout partager et ne rien posséder. Un amour de la vitesse, comme un palliatif à la surveillance de plus en plus forte. Et plus la vitesse augmente, plus la surveillance



se renforce et les enserre. Peut-être car la pire des surveillances ne provient pas de l'État ou d'une entité institutionnelle, mais d'eux-mêmes. Des comportements qui se modifient en conséquence, une recherche d'intimité vaine dans un monde où la transparence est montée en modèle de vertu. En l'absence de structuration, une déflagration accrue s'ensuit. Les vieilles alliances, les vieilles amitiés ont donc explosé. S'y sont substitués des clans temporaires aux clahs récurrents, aux petites histoires remplaçant la grande. Un filtre lisse s'est apposé sur un contexte social parfois suffocant ou aliénant. Et puis cette haine enfin exprimée envers les vieux. Un concept pas si vague, une incarnation jamais osée par les premiers Y. Oui, encore eux, encore ces boomers au pouvoir depuis l'enfance des X, des Y, des Z. Une malédiction. Mais que peut le courage des Y sous les couches de sédiments accumulés ?

Déjà les Z pointent et pointe avec eux une angoisse sourde. Les Z vont-ils faire exploser l'idéal communautaire des Y, tout comme les premiers Y ont fait exploser les rêves autonomistes des X ? Les générations se mordent entre elles et se transmettent la rage. Les frontières se dissolvent, et au milieu, par intermittence et dans des clairières apaisées, les premières bulles apparaissent.

Dans une de ces bulles, je retrouverai probablement Y.

L'horloge digitale du centre de contrôle indique 01:03. Nous sommes le jour d'après. Autour de moi, le sang de X' tend à me cerner. Le corps semble mort. Mot pour mot. Il respire moins que moi.

Je m'enfuis dans la nuit.





# Lettre de \_\_ à son agent

## 18 septembre 2014

Cher,

Une immense fatigue m'a envahi. Je suis au regret de ne plus pouvoir assumer mon rôle. Je suis fatigué de ces connections. Je ne veux plus devenir le plombier de vos nuits.

Je suis sur le périphérique et j'ai peur qu'il n'y ait aucune sortie. Je tourne et il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Sais-tu que Luger et Parabellum sont les deux faces d'une même famille ? Toutes les vieilles tribus, tous les vieux clans ont échoué. Nous avons tous échoué. Je ne suis plus qu'une couleur, un étendard solitaire dans le film *Ran*. Il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Sais-tu que tout l'argent fédéral a été dépensé en métal et salpêtre ? Les plus jeunes ont bu toute l'attention qu'ils étaient en mesure de porter. Désormais il ne subsiste plus que leur transpiration. Une soif sèche. Il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Le motard qui vient de passer a levé un pied. Les codes m'échappent. Mon regard court sur la glissière et se perd dans la nuit. J'ai payé toutes mes charges sociales patronales. Rien ne change. Les plus vieux ont mangé nos idéaux et ont recraché du plomb. Il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Je t'ai parlé un jour de cette histoire qui me tenait à cœur. La page blanche est devenue noire, et je m'enfonce dans une nuit sans fin. Peu à peu je disparaïs. Je te parlais d'un retour des hommes, mais je crois bien qu'il s'agira de femmes. Barack Obama est un camouflage. Il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Notre frère a perdu son patch. Il erre désormais entre des poches humaines qui ne cessent de se reformuler. Il est aux portes d'un monde qui est désormais le mien. Un monde où la fatigue se dissipe peu à peu. Un monde fait d'ombres et de reflets. Il me reste en poche 23 grammes de savon et 3 balles de 9mm.

Je ne reviendrai plus. Considère cela comme une démission. La nuit m'a avalé et peu à peu je me dissous. Tant d'identités m'ont habité. Je me réjouis de toutes les retrouver. Je suis heureux de ton cadeau. Surtout de cette fermeture éclair dont je ne vois plus la fin.

Je te dis adieu. Je t'aime.  
Nous survivrons.



화명 Hwabyeong







*Entre nos dents, entre nos lèvres,  
Rampent nos désirs synthétiques,  
S'élèvent nos idéaux composites,  
Tandis que monte notre fièvre.*

N° 27

À l'âge de six ans, il fut placé dans une école pour enfants de diplomate, ce qu'il n'était pas.

Un jour, il cogna si fort sur un enfant noir que son père courut demander conseil à l'Ambassadeur de Corée. Ce dernier opina consciencieusement de la tête et rétorqua : « L'autre enfant était noir, vous dites ? Cela est normal, votre enfant est d'origine coréenne. »

Il passa tout le reste de sa scolarité dans des écoles publiques.

L'Époque était belle. Lumineuse, radieuse. Une Époque jeune, rebelle sous certains aspects, mais déterminée à demeurer intègre et solaire. L'Époque était traversée par un trait de naïveté porté par l'âge, une insouciance feinte laissant remonter à la surface le frémissement d'angoisses encore adolescentes. L'Époque était tout sauf totalitaire, arbitraire ou brutale. L'Époque était drôle, légère parfois, mâtinée d'une espièglerie très attachante. L'Époque était dévouée, humaine, cherchant dans le commun des mortels des raisons d'exister et de se faire valoir.

L'Époque semblait être née avec sa frange. Une frange légèrement asymétrique renforçant d'autant ses airs taquins. Sous ses cheveux d'un châtain indéterminé oscillant entre le roux et le brun, la courbe d'un front doux menait à un nez succinct finement découpé et remontant en une légère courbe provocante. Sa peau était relativement mate, mais l'été venu elle devait plus qu'elle ne bronzait. Ses jambes étaient jolies et elle n'hésitait jamais à les montrer. Des jambes lisses aboutissant à des pieds fins, échos de mains tout aussi élancées et délicates malgré des extrémités rondes car rongées par un manque de confiance en soi. L'Époque était consciente de son âge, des formes accompagnant celui-ci et n'hésitait pas à en user pour conquérir l'attention de son entourage. Pourtant l'Époque était lisse, presque aussi lisse qu'un couvent, distillant avec les non-élus une saine distance. Un ami lui avait signifié un jour ce trait de caractère typique des ascendants poissons. Ce fluide glissant qui la préserverait et lui accorderait sa liberté. Mais L'Époque bondissait déjà plus loin entre deux vagues, se laissant porter par une pensée électrique et vagabonde. Parfois, l'Époque s'arrêtait et se mettait à penser le monde. Entre deux eaux, ramenant à la surface des réflexions tantôt pointues, tantôt infantiles. À tel point qu'on se demandait si L'Époque, comme ses semblables, grandirait un jour.

Pourtant L'Époque était mature, certainement plus que ceux de son âge. Mais L'Époque se perdait aussi dans les méandres de pensées diffuses. Son squelette à elle, sa colonne vertébrale, était ses valeurs. Valeurs qui se dissolvaient et se reconstituaient au fil de ses rencontres, alors qu'elle était occupée à se perdre dans les autres pour mieux se retrouver. L'Époque était familière, tactile, n'hésitant pas à héler les personnes dont elle supposait les qualités. Elle ne parvenait

en revanche à déterminer quel type d'intérêt l'attirait, tétanisée par l'absolue nécessité de ne pas calculer. L'Époque était ainsi, flottante et statique, posant sur le futur cette frange de l'incertitude. Un futur obliéré, hésitant auquel elle portait une foi chancelante et fragile, comme tous ses contemporains. Eux comme elle ne parvenaient à se projeter, pensant et craignant un futur dystopique où plus rien ne survivrait.



À treize ans il fut surnommé Ho-Chi-Minh.  
Il passa les deux années suivantes à  
apprendre les rudiments des techniques  
de guérilla viêtcong.

## Centre du monde et banlieue de nulle part, 2014

Les gares étaient devenues les lieux de rassemblement de toute une population marginalisée, comptant dans ses rangs des réfugiés, des toxicomanes, des criminels en devenir – ou, qui l'étant devenu, étaient en fuite – des fous de toutes sortes, et bien entendu les plus jeunes. D'une certaine manière les gares étaient devenues de nouveaux *stargates*, des points de passage entre le réel convenable de tout le monde et la porte d'entrée d'un underground qui, si la situation globale continuait à périlcliter, deviendrait le monde de tous les autres.

Sur un banc à la fois central et rendu en retrait par la bizarrerie architecturale d'une colonne de faux marbre placée là négligemment, Le Silence et La Couverture devisaient sur le devenir du monde, leur séant posé sur le dossier de ce mobilier urbain maculé par le dripping des pigeons environnants. La trotteuse de la grande horloge fédérale n'indiquait plus grand-chose. Son extrémité avait été arrachée, laissant un moignon se traîner péniblement sur la surface plane et lisse entre les quatre chiffres d'une très classique typo Helvetica. Il s'avérait pourtant assez clair que les deux observateurs interlopes avaient tué leurs deux dernières heures à l'ombre de cette pendule.

Le Silence portait sur son flanc une besace à magnésie de couleur bordeaux dont il extirpait à intervalles réguliers des graines de tournesol grillées et salées. Il en éructait les cosses de manière tout aussi régulière, ponctuant le débit saccadé et effréné des paroles de son collègue de banc.

— « Des capes... Pourquoi des capes? Pourquoi toujours des capes? », avait-il lâché à voix haute en observant passer un groupe de trois filles capées d'un tissu nylon noir et rehaussé du blanc criant de leurs baskets immaculées. La Couverture avait suivi ce succédané bavard des sœurs Kardashian disparaître en haut de l'escalator puis avait posé son regard sur le sas des consignes à bagages. Un homme sans âge, sans plus de style, se tenait debout et silencieux, tapant discrètement et soigneusement le code censé lui rendre ce qui, compte tenu de son look, ne devait pas valoir plus que la besace à graines de son voisin. Celui-ci souffla une nouvelle fois. Au pied du banc,



entre les fientes de pigeons, un petit tas de cosses indiquait 15h30 environ.

- « ... et pourquoi les gares, pourquoi toujours les gares ? T'as déjà été à Perpignan ? Pourquoi l'autre dit qu'elle est le centre du monde ? » Le Silence cracha à nouveau avec l'intention de créer une autre stalagmite d'ennui. « Ça m'énerve ces vieux qui ne se justifient jamais. » Le regard se porta à nouveau sur le sas des consignes. L'homme sans âge ni style avait posé un genou au sol, ses mains fouillaient soigneusement un vide encore très obscur pour La Couverture. Plus loin, une jolie fille à frange slalomait entre les pendulaires occupés à rentrer chez eux. À l'aide d'un smartphone, elle filmait un pigeon décidé à ne pas prendre son envol et dont les allées et venues sur le sol crasseux de la gare ressemblaient à un mauvais Kandinsky. Les regards du Silence et de La Couverture s'étaient synchronisés sur elle. Le premier tentait de deviner le galbe du front sous la frange, tandis que le second tentait de soupeser la courbe d'un fessier qu'il jugea insuffisamment mature. La vidéo ainsi collectée finirait inmanquablement sur l'un ou l'autre des réseaux sociaux du moment et récolterait au jugé 56 vues pour au moins 21 likes. De toute manière, cette fille-ci devait probablement avoir une balance d'attention déficitaire, le nombre d'abonnements étant probablement supérieur à celui des abonnés. Le Silence en conclut qu'il s'agissait là d'un nouveau rapport de classes asymétrique. Tout aussi asymétrique que l'était cette frange mais nettement moins que le regard gourmand que venait de lui adresser l'une des filles de l'aréopage obscur et bavard des sœurs Kardashian réapparues de l'escalator central.
- « Et eux, là. C'est quoi encore ces mecs ? » La Couverture venait de tendre sa tête vers l'entrée du grand hall d'où trois uniformes d'un bleu encore inconnu venaient de faire irruption. « Police des transports, vigiles ? Ça touille, touille. » glissa-t-il dubitatif en cherchant à qualifier ce nouveau type de rapport à l'ordre. Dans son coin, l'homme sans âge ni style avait refermé la consigne et s'était posé sur un banc dos au grand hall. Il faisait semblant de consulter son smartphone. « 9mm, 9mm court ? Non, on leur a filé du .45 ACP ?! » fit-il en manquant de s'étouffer. Le Silence cracha et fut satisfait d'avoir visé pile au sommet de son stupa de solitude profonde. La Couverture commençait à s'emballer, cela se voyait à ses

joues pouponnes empourprées d'une indignation non feinte. « Regarde, avec ces têtes de schlag, pourquoi veux-tu qu'on leur donne du .45 ACP ? Le .45 c'est pour les vrais mecs, pas pour ces rebuts de l'humanité. Ces mecs ont même pas été pris chez les chtars et ils se sont créé une sous-catégorie, entre le municipal et le vigile de supermarché. Il font quoi dans la vie, ils pourrissent les fumeurs de bédos dans les toilettes des trains. C'est du joli... » Comme toujours dans ces cas-là, La Couverture s'était emballé. Les mots s'échappaient de sa bouche juvénile plus vite que les pensées ne se formulaient dans son esprit, pour atteindre un paroxysme difficilement supportable pour des oreilles néophytes. Calme et serein bien que saoulé, Le Silence suivit la procédure habituelle en pareilles circonstances. Il déplaça sa main et ses doigts vinrent s'enfoncer profondément dans le gras situé sous les côtes flottantes de La Couverture. L'inertie et l'air contenu dans ses poumons n'y changèrent rien dans un premier temps « ... parce qu'au final les pauvres gens continuent de payer des misérables impôts pour les salaires de ces déplorables blattes à casquettes et... » avant d'amener à un autre type de logorrhée néanmoins plus concise... « Eh oh ! Mais ça va pas la tête ça fait super mal... » dit-il en se levant, criant à la fois sur son comparse revenu à ses sculptures minimales à base de tournesols et sur les uniformes qui venaient de disparaître au coin de la galerie marchande. Tout en continuant de fulminer, La Couverture se dirigea vers le banc devant les casiers et se laissa choir brutalement aux côtés de l'homme sans qualité ni style. Après un moment de silence, il lâcha sèchement : « Et toi mec, tu devrais pas porter ça ici, tu vas avoir des soucis. » Il désigna discrètement la crosse d'un FN Herstal dépassant d'un pantalon effectivement sans qualité ni style. X, le regard las, tourna lentement la tête vers son surprenant voisin et posa sur lui un regard vide et morne.

Les joues pouponnes bordées par une moustache naissante – mais qui ne s'aventurerait pas beaucoup plus loin – étaient redevenues d'un rose apaisé. La Couverture eut alors le loisir de mieux observer son interlocuteur silencieux. Il lui donnait entre trente et trente-cinq ans mais les quelques rides oblitérées par une peau moite lui firent lui ajouter cinq années par sécurité. Un vieux, pour sûr. Mais un vieux au regard si vide qu'il en devenait doux. Du moins à ses yeux à lui. Aucune colère, aucune surprise ne troublaient cette peau ni mate ni blanche, impassible. Lentement, une main fine épargnée par le travail attrapa le bas de la chemise sombre et l'ajusta de manière

à masquer la crosse métallique. Il sembla à La Couverture qu'un remerciement avait été entendu. X reprit sa pose et fixa un point improbable et abstrait devant lui. La Couverture devint étonnamment calme, oubliant la présence du Silence plus loin, oubliant le grand hall de la gare, posant le sceau de l'amnésie sur ces trois uniformes qui l'avaient tant énervé, masquant le corps et le fessier sous la frange asymétrique désormais occupée à compter ses likes sur le petit écran du smartphone, effaçant les stupas et les Everests de pipas trônant un peu partout au sol, annihilant l'aiguillemoignon et le temps fédéral, désintégrant la famille Kardashian et sa pilosité, effaçant de manière indélébile la crasse et l'improbabilité de cette gare *stargate* pour en faire le centre de son monde à lui, lui qui venait de trouver et d'adopter celui qui serait définitivement et indubitablement jusqu'à la fin de ce récit, son poto.





# Économie parallèle

décembre 2016, 09h21

Derrière la colonne de faux marbre du grand hall de la gare, une cigarette s'apprête à sortir de son écrin de carton glacé. Sur la surface, barrant la marque, une tumeur au stade avancé agit comme un repoussoir. Pourtant, l'intention de la main qui va s'en saisir n'en est nullement incommodée. Ce qui l'arrête surgit tout à coup au détour de la colonne. « Eh mec, je peux t'en taxer une ? » Un large sourire sous une coupe afro et molletonnée s'impose au détenteur de ce trésor devenu périssable. Il aimerait résister mais le paquet étant déjà offert, il ne peut qu'intercéder. La main étrangère est déjà dessus, et dans un geste gracieux et alambiqué, elle se saisit d'une tige. « Ah, et pour la famille tu crois que je peux t'en prendre une autre ? » Et effectivement une autre cigarette sort de son fourreau, suivie d'une troisième. Le sourire se réaffiche sous la tignasse duvetée et exécute une révérence en signe de remerciement.

L'une des cigarettes glisse dans la jungle capillaire, probablement à la recherche d'une oreille, tandis qu'une autre termine dans la poche de poitrine d'une veste en jean au col de peau de mouton. La main glisse dans la poche arrière d'un pantalon marron serré dont la suite s'élargit sans verser dans la patte d'éléphant. D'un geste ample et souple, les doigts claquent un briquet Zippo qui s'exécute en relâchant une fumerolle noire et âcre. La cigarette s'illumine tandis que la coupe afro passe devant une grosse horloge dont la longue aiguille manque. Parvenue au niveau d'un groupe de trois garçons, la cigarette glisse directement dans la bouche moustachue et juvénile d'un des protagonistes. « Eh, j'ai arrêté. Je t'ai déjà dit. » L'afro se soulève d'un nouveau sourire. « Bah, file au cousin. Tu sais pas l'effort que ça me demande à chaque fois. » En face du quatrième garçon resté silencieux, le troisième, taillé comme une enclume silésienne, éclate d'un rire un peu gras pour cette matinée froide bien qu'ensoleillée. « C'est ça. Tu me fais rire. Pour toi c'est un sport. Vas-y file-m'en une vraie. » Le sourire sous l'afro se fane un peu et tire de la poche de poitrine la seconde cigarette intacte, bien qu'un peu tordue à son extrémité. Le Silésien la prend et en la prenant tire un peu les doigts de son interlocuteur qui pivote légèrement. La grosse main glisse alors dans la poche du pantalon et extirpe avec douceur le Zippo. Dans un claquement nettement moins gracieux, il s'allume à son tour la seconde cigarette. Poursuivant sa rotation, l'afro suit

le mouvement et sort du groupe de quelques pas. Il tombe sur une fille à la cape en nylon noir et aux baskets d'un blanc étincelant. Il lui affiche un sourire radieux et enjoué : « Salut... », qui obtient en répartie : « Dégage ! » tout en lui subtilisant la première clope et en poursuivant vers le quatrième larron demeuré silencieux. À ce moment, les baskets immaculées se soulèvent un tantinet et la bouche attrape la lèvre demeurée close du mec silencieux. Le Silésien grimace et le jeune à la moustache juvénile détourne le regard avant d'aller rejoindre la coupe afro, occupée à remettre en ordre sa jungle capillaire. « Bon, c'est pour ce soir ? » Le sourire s'affiche de nouveau, quoiqu'un peu grimaçant, sa main cherchant dans l'épaisse tignasse la troisième cigarette. « Quoi ce soir ? Y'a quoi ? Ah, la teuf ? Ça va être top. » Et en se tournant pour attraper son Zippo dans la poche arrière au pantalon serré mais pas jusqu'au bout, il bifurque aussitôt vers une fille à frange passant à ses côtés. La moustache marque un léger frémissement chafouin... « s'cuse ! Eh S'cuse t'aurais pas du feu en fait ? » La fille ralentit à peine. « Eh toi, t'aurais pas une clope ? » « Clair. Tiens. Tu fais quelque chose ce soir ? » « Ben comme tout le monde, y'a pas cette fête ? », tout en claquant une flamme d'un petit briquet Bic orange nineties.

À la place du Silésien s'étirole un nuage de fumée provenant de la seconde clope. Un nuage dont on peut suivre le déplacement jusqu'aux casiers à consigne en retrait du hall de la gare. Dans une nouvelle bouffée carbonée, le Silésien vérifie un détail invisible se situant dans l'interstice entre le mur et la seconde colonne de casiers. À son retour, il croise un homme barbu à la calvitie avancée et aux yeux ronds, pareils à ceux des pigeons de la gare. L'homme manque de lui rentrer dedans, absorbé à vérifier l'heure sur le grand cadran de l'horloge fédérale. D'un pas de chat, le Silésien l'évite et tombe à nouveau sur la petite moustache du Silence qui se met à bruisser d'une interrogation : « Bon, finalement je vais m'y remettre. T'as pas une clope ? »

Plus loin, l'homme bedonnant à la calvitie naissante et aux yeux de pigeon hausse finalement les épaules et lâche une pensée à voix haute. « Bon, c'est vraiment n'importe quoi. On sait même plus l'heure à laquelle on vit. Ces services publics ne servent vraiment à rien. » Et il délaisse du regard la grande pendule à la longue aiguille arrachée.





Exigence de changement. On est forcé de changer, qu'on le veuille ou non. C'est le moment de la plus grande liquidation de son passé.

# Le Marché

## En profiter avant que le cinéma ne disparaisse, 2014

« STRAIGHT! »

« FOCK! »

Avait hurlé l'artiste roumain avant que, dans un fracas assourdissant, le chariot élévateur ne s'enfonce de quelques centimètres dans la frise du bâtiment historique classé au patrimoine de la ville. Désormais, l'artiste roumain survolté agitait les bras en tous sens, accablant le technicien des mains duquel pendait mollement la commande de l'appareil. Bientôt le directeur émergerait enfin de son bureau et constaterait avec amertume d'irréparables dégâts, tant sur cet édifice que vis-à-vis de sa carrière.

Le Marché avait observé la scène de ses yeux ronds. Ses pupilles avaient suivi le mouvement de l'engin hydro-électrique puis s'étaient dilatées d'un seul coup sous le choc. Sa main affable, occupée à se caresser une barbe soignée mais non moins conséquente, était alors remontée le long de son visage inexpressif pour se masquer le regard. L'exposition qu'il attendait comme celle du siècle à venir venait de s'échouer lamentablement dans les dorures de cet ancien palais reconverti en musée. Ses yeux devenus à nouveau apparents étaient imbibés d'une émotion non feinte et imprimaient de frénétiques mouvements butant sur des paupières devenues lasses. Toutes ces opérations semblaient calculer le coût d'un infini préjudice dont il ne tarderait pas à recevoir l'addition.

Désormais l'artiste dégueulait son désarroi dans sa langue maternelle et d'amples mouvements de bras paraissaient dresser la cartographie improbable d'un naufrage dont aucun trésor ne serait jamais sauvé. Tout le propos de son œuvre tenait à cette pièce d'art minuscule, cette pièce infime se devant d'être accrochée là, précisément là, en ce point désormais défoncé de la grande salle d'exposition vide.

Malgré son impassibilité Le Marché avait tout vu, tout compris. Il avait vu les efforts consentis avec cet artiste, toute sa communication chargée d'aiguiller l'attention vers cette pièce subtile – bien qu'imperceptible – et toutes les prévisions financières que lui et sa

galerie étaient en droit d'attendre de cet évènement. Il avait tracé dans sa tête l'évolution fulgurante de son poulain les années à venir, les paliers, les *levels*, qui à l'instar d'un jeu vidéo lui auraient permis d'affronter le monstre du tableau final. Il avait suivi scrupuleusement toutes les étapes capitalistiques inculquées au court des années, la patience, la persévérance, le travail, puis la gratification finale due à son mérite. Il n'y voyait d'ailleurs pas des montagnes d'argent – son rapport à celui-ci étant compliqué puisqu'il en disposait – mais plutôt les cohortes de filles (de l'Est, si possible) venant s'échouer à ses pieds pour une gratification éruptive, tiède, rose et probablement un peu blonde.

Là, à six heures du vernissage, un immense sentiment de lassitude l'envahit alors. Ses épaules se relâchèrent et il se passa la langue sur la dent n° 27 comme pour s'assurer de sa présence. Dehors, il lui sembla que le jour ne s'était jamais levé. Un ciel bas et lourd, d'un automne non moins sombre et peu avenant, avait recouvert la petite ville patricienne enfoncée dans une cuvette parsemée de maisons coquettes. Au sommet d'une des collines, le musée ressemblait au décor d'un film d'horreur dans lequel se tramait un drame encore à venir.

Dans la grande salle d'exposition, un aréopage constitué du directeur et de son staff avait désormais fait irruption et chuchotait en alternant avec des regards sidérés vers le sommet de la pièce. Une des personnes présentes semblait s'entretenir avec un employé de la ville, présumant des complications politiques à venir. La tête de l'artiste roumain émergeait parfois de l'attroupement par fulgurances, tel un noyé se débattant avec ce qui lui restait de souffle.

De guerre lasse, Le Marché abdiqua et perdit son regard au sol. Au-delà de son pull-over aux motifs Burlington, il ne parvenait à voir l'intégralité de ses baskets. Ces dernières étaient masquées par un ventre qui avait fini par s'affaisser. Il se demanda alors si, avec l'âge, il reverrait encore son sexe sous la douche. Cette pensée se dissipa dans le brouhaha ambiant et il eut tout à coup une folle et irréprouvable envie de cinéma. Il tapota sur son smartphone quelques consignes, choisit le film le plus stupide encore à l'écran, se retoucha de la langue la dent n° 27, quitta le lieu et s'engouffra dans le premier taxi venu.

Durant le trajet, il se rendit compte de la disparition des cinémas des centres-villes. Ceux-ci avaient été repoussés en banlieue, les

salles empilées les unes sur les autres, pour des programmations à l'écran de plus en plus brèves. Les films étaient à l'image de la société, diffus et fugaces, perdus dans la jungle immatérielle de données accessibles à tous.

Sur la vitre qui affichait les bâtiments industriels et sans vie de la désormais banlieue, Le Marché songea à ses dernières années. À la crise qui s'était superposée à sa propre crise. Au lustre de sa trentaine faite de panache et d'agressivité. À cette lettre arrivée du futur et qui bizarrement l'avait emporté dans un tourbillon de remises en question. De nature combative, il était pourtant devenu plus rond. À sa frénésie connective avaient succédé des envies grégaires. Il s'était installé, avait ouvert une galerie d'art et il vivotait jusqu'à décider de tout capitaliser sur un artiste roumain au potentiel prometteur. Mais quelque part au fond de lui était demeuré un doute. Tout comme cette mélodie dentescue le harcelait encore de temps à autre. Oui, Le Marché avait rebondi mais tout cela était bien fragile.

Au détour d'un carrefour, son regard se porta sur un clown vaguement inquiétant. Un clown de grande surface, chargé d'amuser les consommateurs en devenir. Il songea au classement des cinq meilleurs films mettant en scène des clowns avant d'y renoncer.

Et l'autre. Celui qui l'avait quitté... Il soupira. Sa main gagna sa poche et trouva un réconfort duveteux de la taille d'une pomme, barrée d'une fermeture éclair. Un multiple, une édition d'artiste que celui-ci avait réalisé avant sa disparition. Une prostate en fait. Une prostate en peluche, anatomiquement reproduite, avec comme seule anomalie un fil anormalement long pour représenter l'urètre. L'artiste l'avait conçue spécialement en pensant à lui, Le Marché. Ce jour-là, il la lui avait présentée en précisant qu'elle existait en plusieurs coloris. Le corps de la prostate se plaçait au creux de l'épaule et de la tête, l'urètre pelucheux s'enroulait autour du bras en décollant. Il lui avait mimé la chose en lui expliquant l'aspect profondément romantique de la pièce. Une œuvre destinée uniquement aux hommes, aux galeristes, notamment pour se moquer des postures machistes de l'art contemporain. Une pièce douce et amère qu'aucun spectateur mâle de plus de cinquante ans n'osait approcher ni toucher. Durant ses moments d'angoisse, Le Marché la palpait comme en cet instant. L'œuvre était devenue une sorte de balle anti-stress. Un souvenir aussi.

ses pieds. Il y renonça mais se retrouva face à la vue d'un bâtiment hideux, semblable à un gâteau Baskin Robbins. Il y pénétra par l'espèce de cerise confite faisant office d'entrée.

AJOUTER LE CLASSEMENT DE VOS 5 PLUS GRANDS MOMENTS DE SOLITUDE ICI :

---

---

---

---

---

Le Marché. En profiter avant que le cinéma ne disparaisse, 2014





# Histoires de genres

décembre 2016, 10h36

- Tu l'as pécho alors ?
- Hm.
- Ok, alors elle t'a pécho.
- Mais pourquoi l'un ou l'autre ?  
Pourquoi c'est pas universel ? Genre, ça se fait comme ça, sans l'initiative de l'un ou de l'autre.
- ...
- Bon je dois filer.
- Et ce soir ?
- Ouais ce soir. Mais t'as vu ce qu'ils demandent ?  
T'as vu la thématique ?
- Hm.
- À plus mec.

En quittant Le Silence, La Couverture disparut dans la foule du hall de gare. Il en profita pour jeter un dernier regard panoramique à son environnement. La Subversion et sa tignasse crépue et débordante semblait sympathiser avec un homme d'âge mûr à la calvitie naissante et au ventre bedonnant.

- T'as réfléchi à ce que je t'ai dit ?
- Ouais. Mais bon, t'es sûr ?
- Ben, y'a pas d'autre moyen, je te dis.
- C'est une question d'âge ?
- Comment ça ?
- Ben, à cause de l'asymétrie.
- T'es asymétrique ?
- Non, non, je suis juste plus vieux. C'est embarrassant peut-être.
- Mais tu la kiffes ou non ?
- Euh, oui, oui.
- Alors fais ce que je t'ai dit. Ça peut qu'emballer la chose.
- ... et faire comme si ?
- Semblant, tu veux dire ? Mouairf. Elle s'en rendra compte.
- C'est compliqué quand même.
- Ben non, mec. Ça fait sens. En plus, si elle te l'a dit.  
C'est super excitant.
- Enfin, pour elle plus que pour moi. Mais ok.
- Ben ouais.



- Et je trouve ça où ?
- Bon. Ce soir y'a une fête. Un truc immense, géant.  
Un truc un peu sauvage. Tu vois ce que je veux dire.  
C'est juste le bon moment. Je serai là, je peux te fournir.
- Bon. Très bien.
- À ce soir.

Le Marché resta songeur un moment. Suffisamment pour se rendre compte de sa solitude dans ce hall de gare si vivant et finalement si inhumain. Il jeta un dernier coup d'œil à l'horloge fédérale et se fonda dans la foule.

La Couverture observa de loin, toujours aussi discret. Puis il disparut.

## Gare routière décembre 2016, 11h14

La Couverture s'agitait au guichet les joues anormalement pourpres. Sa petite moustache remuait au gré de ses échanges avec la caissière fort peu compatissante.

- Donc vous me dites que vous ne me le rembourserez pas ?
- Monsieur. Vous êtes à peine monté dans le bus.
- Et alors. Il ne me plaît pas. J'ai bien le droit, non ? Je suis délicat, j'ai les sinus fragiles. La ventilation me semble louche.
- Elle est standard.
- Oui et bien cela ne me convient pas.  
Remboursez moi, s'il-vous-plaît.
- C'est un ticket internet, Monsieur. Je ne peux rien faire.
- Comment ça, vous ne pouvez rien faire ?
- À part vous rendre à Prague, je ne vois pas ce que vous pouvez attendre d'autre. Si vous n'aviez pas pris un tarif bradé, peut-être que...
- ... Mais c'est un scandale !
- Ce n'est que 29,99 € monsieur...
- C'est déjà beaucoup pour une ville si moche...
- ... et si vous n'étiez pas monté dedans.
- Je devais tester ma place...
- Durant 6'45" ?
- Parce qu'en plus vous nous surveillez ?

- Vous êtes le seul passager, Monsieur.
- Bon. Cette conversation ne mène nulle part.  
Il est désormais exclu que je me rende à Prague.
- Soit.
- Vous me le remboursez ?
- Non.

Trente-cinq minutes plus tard, en faisant le tour du bus, le chauffeur constatait la disparition de tous ses marteaux brise-vitres. Il se gratta le crâne, maugréa dans sa langue et finit par s'en prendre à l'Union européenne.

À l'âge de 26 ans, il se rendit compte qu'il en savait plus sur la culture blanche que la plupart des blancs. Le système l'avait encore emporté.

À l'âge de 27 ans, il se rendit en Corée et s'aperçut qu'il en savait autant sur ce pays que le plus stupide des Coréens. La nature avait complètement foiré.

À l'âge de 16 ans, il se rendit deux mois au Canada afin de rendre visite à sa famille. Il apprit le patin à roulettes.

## Né sous X

### 7 janvier 2015

Je suis vide. Je suis un corps sans vie traînant son amnésie depuis tant d'années. Je suis un ensemble constitué d'organes qui pourtant fonctionnent mais ne donnent plus l'heure. Le temps s'est arrêté un matin de 1994 et la suite des événements m'a échappé. Ma respiration est lente, régulière. Elle est semblable au soufflet d'une machine d'hôpital. Je me suis accroché aux époques à travers tout ce que j'ai pu rencontrer. Les gens d'après, les personnes plus jeunes que moi, les dates des événements de l'actualité, les transits astrologiques. Toute ma vie est faite de ces strates, de ces ombres fugaces mais qui sont pourtant ma seule famille de substitution. Ma vie est une vaste reconstitution s'effectuant a posteriori.

Il est 11h36, je suis dans un cybercafé. Je le sais car le fond d'écran m'indique encore 58 minutes d'existence sur le réseau. À mes côtés, le kid s'est aussi connecté. Il dit pester sur l'actualité. Je crois qu'il s'énerve surtout de pas avoir assez d'attention sur son réseau social. Ses mouvements sont plus rapides que les miens, plus saccadés. Mon dieu, je suis lent. Je suis si lent et si vide. Au-delà de la rangée d'écrans s'étendent des pupitres pareils à la salle de classe d'un lycée professionnel d'une sordide banlieue. La faune qui s'y retrouve est constituée des indigents de l'ère numérique. Des touristes *low cost* de passage, des réfugiés coincés dans un ailleurs qui n'est ni leur étranger ni leur terre domestique. Quelques blancs aussi, probablement trop dépendants de l'aide sociale pour avoir payé leur facture ou trop fous pour en avoir contracté une. D'une certaine manière, le kid et moi sommes l'élite de ce lieu. Les hiérarchies s'entrechoquent comme s'entrechoquent les images fugaces que mon esprit refloue.

Seule demeure l'image de ma sœur sur le chemin de l'école. Une chevelure tricolore complexe et chatoyante. Un reflet dans un rai de lumière matinal. La veille, le kid et moi avons regardé un film de Chris Marker. Il y était question d'une image. Cela m'a hanté. Retrouver ma sœur à tout prix pour enfin définitivement oublier cet oublié.

Le kid m'a mis sur la piste. Pour la retrouver, il faut mettre la main sur le groupe. Ils vivent tous en grappes, émergent et disparaissent au gré des opportunités, des humeurs, des événements sociaux. Ils sont comme les bulles d'une lava lampe, se décomposant et se

recomposant, mais ne se retrouvent jamais seuls. Leurs autoroutes sont pareilles à celles de la RAF, de grands axes numériques où ils communiquent, se projettent, se rencontrent, fomentent leurs instants de sexe ou se vident de leurs chagrins. Ils sont cet underground européen nié par le réel, cette réalité sous-jacente où l'esprit de corps est farouche, niant les réalités autres que celles de leur génération. Y en fait partie, elle est l'une de ces molécules qu'il me faut trouver. Pour ce faire un biais m'a été donné. Tracer et chercher les réapparitions de la gale, la maladie. Leurs couches sont communes, elles sont des auberges espagnoles où dans la tiédeur des draps se développent les organismes satellites de leurs désirs communautaires. Les punaises de lit en sont un autre indice, mais plus commun, plus prolétaire aussi. La gale est une bonne piste, la promesse d'une résolution prochaine.

Et puis, l'écran se brouille et s'alourdit. Sur la fenêtre bleue de mon réseau social en toile de fond, des événements semblent advenir dans le réel. Ou la fiction. Aujourd'hui l'un et l'autre semblent se confondre comme dans un rêve éveillé. Un regard furtif au kid me le confirme. Des commentaires fusent et apparaissent. Des cris, des larmes, de l'indignation butant contre la surface polie de l'écran. Il est 12h24, un attentat vient d'avoir lieu. J'ouvre une autre fenêtre. Mon dieu, je suis toujours aussi lent. Mon regard balaie frénétiquement l'écran et saute à nouveau sur la page au fond bleu. Je vérifie. Peu d'amis de toute manière, et surtout de jeunes amis de l'âge du kid. Rien. Une lourdeur, un silence emplis de sous-entendus, d'yeux qui sont là, tapis dans l'ombre mais s'interdisant toute réaction. Mon sentiment se confirme. Les réactions proviennent essentiellement de personnes de mon âge et plus vieilles. Une invisible ligne générationnelle tranche l'hystérie ambiante. Lorsque je lève les yeux, je remarque que rien n'a bougé. La vieille un peu folle devant moi continue ostensiblement de hocher la tête au gré de son surf. Les quelques étrangers – probablement car ils sont étrangers – ne réagissent pas, tout comme ce qui ressemble à des réfugiés. Seul le touriste *low cost* se tient la tête entre de grosses mains poilues et tatouées. Au schisme générationnel pourrait s'ajouter un schisme racial. Le début d'une fragmentation.

« Mec, viens, on s'arrache. » Attendre, attendre encore un peu. Vérifier. Peu importe l'évènement, peu importe la douleur ou l'ironie de cette situation. Juste penser le marasme dans son ensemble, se projeter. Mes jeunes amis sont mutiques. Je sens leurs regards à l'autre bout du réseau. Oui. Je les comprends. Moi qui suis asiatique, je les

comprends. Je revois les caricatures blessantes, pareilles aux images de propagande des guerres américaines en Asie. Je sens l'arrogance du souffle ricanant de cette subversion montée en modèle par nos aïeux. Je revois aussi quelques images surannées et si fragiles d'une enfance peut-être fantasmée. Mon amnésie est épaisse, mais s'étirole parfois en des zones de lucidité, d'où fusent les petites humiliations raciales d'une enfance passée à la campagne. Puis l'oubli reprend ses droits, balaie l'écran de ma mémoire. Un indicible trouble recouvre mes pensées. Comme si le réel se tordait, comme si une impression de vitesse me collait tout à coup à mon siège, plissant la chair de mon visage en arrière et enfonçant mes yeux dans leurs orbites. Rien ne sera plus comme avant. Ce monde-là est en train de mourir.

Désormais le kid me prend par le bras. L'écran saute et devient noir. Plus de crédit. Je suis redevenu un clandestin numérique. Nous nous échappons et humons un air frais mais néanmoins nauséabond. La rue est tout à coup sombre, les mines hagardes, souvent repliées sur le petit rectangle lumineux de leurs téléphones. Je me retourne tout à coup vers le kid.

« Et toi ? Tu en penses quoi ? » Ses yeux me contemplent. Impassibles, encore embués par la naïveté de l'enfance. Il n'en pense rien. Cela devait probablement arriver un jour. Et ce jour en promet d'autres plus sombres.

À l'âge de 51 ans, il s'aperçut  
qu'on le prenait pour un flic.

# La Couverture, génération milléniale contre-champ du 7 janvier 2015

Ce type-là est zinzin.

Je le sais parce que j'ai été bien éduqué. Je sais aussi d'où je viens. Je ne suis pas de ces classes sociales qui ont tout eu, sont nées dans la facilité. Je connais aussi mon ascendance, la place vide laissée par un père absent. Alors, pourquoi lui ? Parfois je me dis qu'on ne choisit pas. Quand je dis qu'il est zinzin, c'est pas parce qu'il se promène avec un FNX Herstal chargé en pleine ville. De nos jours, il est loin d'être le seul. Je dis qu'il est dingo car au détour des conversations, je me rends compte qu'il se pense comme un blanc. Le mec n'est pas forcément très beau, ni très représentatif de la race asiatique mais quand même, il n'est clairement pas caucasien. Il y a des choses qui ne tournent pas rond, chez lui. Et là, je me mets à touiller le web pour savoir si une quelconque maladie se superpose à tout ça. Car je l'aime bien au fond. Lorsqu'on est entré ici, on s'est bien synchronisé. Tandis que je faisais diversion auprès du patron tadjik en lui parlant de son t-shirt arborant le portrait du commandant Massoud, il a discrètement tourné les caméras de surveillance de la salle. On a juste eu à s'asseoir au bon endroit. Furtif. Je l'aime bien, oui. Mais il est dingo.

Ma vie est organisée au millimètre. J'ai tout appris sur le web. Comment me nourrir, comment acquérir les meilleurs compléments alimentaires. Tracer leur provenance, leurs quantités, commander à temps, accumuler et consommer. Je cours chaque matin 24 minutes d'un pas cadencé par mon bracelet de course. Je connais la pulsation de mon cœur, l'odeur de ma transpiration, dispose pour chaque jour de course d'une paire de chaussette attritée. Mes shorts s'alternent durant la semaine et le dimanche est un sain jour de repos. Je m'autorise deux cuites par semaine, une le jeudi et l'autre le samedi. Deux fois par mois, je prends autre chose, parfois de la coke, parfois du speed. Mais alors, je dois courir deux fois plus pour évacuer, prendre le double de spiruline. Tout cela me détraque. Dans ma chambre se trouve un purificateur d'air. Il tourne en continu afin d'épargner mes sinus. Ma voiture est garée à côté de mon scooter dans un garage fermé. Le vélo est rangé dans le local à cet effet à l'entrée de mon appartement vide. Je le veux vide car cela



me permet de mieux penser. Une fois par mois, je m'observe, tâte les évolutions de mon corps afin de dépister d'éventuelles tumeurs. Lorsque je commande sur internet, j'omets de préciser [XXX] et ainsi j'ai tout à double. Génial ! Les entreprises s'excusent même de ne pas avoir su m'envoyer mes commandes correctement. Je mets ensuite le doublon en ligne à des fins de revente. Pour chacune de mes humeurs, je dispose d'une huile essentielle. Elles sont rangées par ordre alphabétique sur une étagère où elles seules se trouvent. Dans le grand placard adjacent est rangé le matériel « au cas où ». Deux gilets pare-balles aux plaques en kevlar renforcées, un casque, deux paires de boots noires et ignifugées. Dans le fond, la carcasse de mon HK P30 9mm est dissimulée dans un recoin sous un tablar. Le canon et la culasse sont cachés en deux endroits distincts de l'appartement, tout comme les munitions et l'huile de nettoyage.

Si ma vie est parfaite, c'est parce que j'observe tout. Je scrute. Je touille. Je suis une sorte de sniper du clic. Je ramène à moi les distances infranchissables. Comme avec ce dingo. Pourtant, je ne le quitte plus. Avec lui, j'apprends. Si mon existence est distante et précise, la sienne est immersive et affectée. J'aime beaucoup. Sinon, j'aurais l'impression de ne pas vivre.

Mais ce type-là est zinzin.





## Superette de la gare décembre 2016, 12h39

- Chou ?
- Oui, Chat ?
- C'est qui le mec avec lequel le petit à moustache traîne parfois ?
- Personne, je crois. Juste quelqu'un de passage.
- Ah. Elles sont vraiment channmé, ces caisses automatiques.
- Aha oui, regarde, un coup en haut, un coup en bas.
- Mais on a vraiment besoin de tous ces coupe-vent noirs ? Dix-sept, c'est quand même beaucoup.
- C'est tout ce qu'il leur restait. À un euro pièce, c'est vraiment top.
- Oui, mais pour faire quoi ?
- Ben. Pour la soirée, ça sera parfait.
- T'as pris des avocats ?
- Oui, Chat. Oh, et le shampooing ?
- Hmm. Ça non par contre. On en a besoin ?
- Beuh. Regarde mes cheveux. Ils sont devenus ternes et monocolores.
- Y'a quand même des méchants cheveux blancs.
- Tais-toi, Chat !
- Oui, Chou.
- Tu crois que c'est lié à mon nouveau régime alimentaire ?
- Chou. On s'est tous radicalisés.  
Il y a forcément des conséquences.

La Graine marqua une moue dubitative. Elle se chargea d'une partie des courses et suivit Chat vers la sortie. Derrière elle, le jeune préposé à la surveillance des caisses automatiques soupira. Les deux filles portaient chacune quatre à cinq sacs alors que l'écran affichait une addition finale de 12 € et quelques. Il se dit que quelque chose de morbide et de vain animait les algorithmes régissant le monde.

Lorsqu'à neuf ans, il appela le petit chat Pom, toute la famille apprécia. Lui voulait dire 범, le *tigre*, mais personne ne l'entendit jamais.

Lorsqu'à 58 ans il relu ce passage, il se dit que cela ne fonctionnait plus. Le petit chat 범 qui s'écrivait Pom, était devenu par la force des conventions *Beom*. À partir de ce moment-là, sa vie en fut anéantie.

Chou.

Je suis encore endormie. Mais pourquoi alors que je suis endormie, je m'entends me parler ? Chou, j'ai faim. J'ai envie d'un truc gras. Tu entends ? Non, effectivement je me parle à moi-même. Qu'il est grand, ce lit. Trop grand pour mon petit corps. Mes mains sont minuscules. On dirait des petits moignons. J'ai honte. Je n'ose regarder mes pieds, ils doivent être proportionnels. Ai-je froid ? Non, je suis seulement trop petite pour ce grand lit.

Combien de fois a-t-il été traité ? J'entends, combien de fois ai-je dû m'en occuper pour en retirer les prémices de la gale ? En fait, c'est simple. J'ai ingéré deux, non, trois pilules à cet effet. Aaah, qu'ils sont laids ces petits doigts. Vite les mettre sous les draps. Peut-être devrais-je calculer en nombre d'amants. Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce que je pense à ça ? Et pourquoi à ce moment précis ?

Ça sonne à la porte. Hmm, il est trop tôt pour une visite familière. Le soleil vient à peine de s'élever. Ça sent la visite officielle. Un service de l'État ? Non, l'État n'existe presque plus. Un sous-service de l'État nouvellement privatisé ? L'eau, l'électricité ? Mince, penser à enlever le clou qui stoppe le disque de consommation électrique ... Ça frappe. Non, c'est l'État alors. Me glisser hors du lit. Me faufiler tel un chat jusqu'à l'œil de la porte. Ne pas oblitérer le faisceau de la lumière pour ne pas me faire voir. Jouer l'absence. Oh, un uniforme. Chou, il y a un flic devant ma porte ! Hmm. Il a mon âge. Il est mignon, ce petit chat. Il hésite. Il a un formulaire à la main. Hmmm factures impayées. Il va simplement l'épingler à la porte. Voilà. Il s'en va. Chou, ce soir je n'irai pas en prison.

Bon. J'ai toujours faim. Courir me glisser à nouveau sous les draps. Ou alors bifurquer vers le frigo. Ohlala. C'est déprimant. De la nourriture de garçon partout. Il n'y a pas un truc bon, des graines, de la confiture faite dans une ZAD ? Beuh. Les draps, alors.

Hmmm c'est encore tiède par là ... Chou, qui a dormi avec nous cette nuit ? Il y avait le beau gosse qui ne parle pas, le joli garçon à la petite moustache ... Il y avait elle aussi ... Bon. Ah oui, il y avait ce type asiatique. Le beau gosse a filé à l'anglaise au milieu de la nuit. La

moustache aux premières heures du jour ... Mince, il est où le garçon asiatique ? Chou, il est sous le lit ? Hmm, bon il m'a laissé sa chaleur.

Je pourrais dormir encore un peu ? Ben non, je suis hyperactive. Chou, allons plutôt faire la révolution.

# Le fil du temps

## décembre 2016, 15h31

Une fille à cape, a priori du début de la vingtaine, remontait le long du tunnel contournant la gare. À ses côtés, un garçon silencieux d'un âge analogue parsemait leur parcours de cosses de graines de tournesol crachées à un rythme régulier. À une époque de crise de la représentativité prononcée, aucun des deux protagonistes ne se permettait de parler d'eux en employant le terme « on ». Ce qui était bien le sujet de leur discussion, voire de leur présence commune dans ce tunnel urbain, puisqu'il existait bien un « eux » les définissant. Tout en évitant soigneusement (elle) les éclaboussures provoquées par le passage d'automobiles dans les flaques d'eau au pied du trottoir, elle conversait allègrement en définissant le moment de leur première rencontre. Peu concerné par le passage des voitures (lui) il s'arrêtait parfois et griffonnait brièvement un petit tag sur la surface bétonnée du tunnel. Très déséquilibrée, cette discussion aurait pu se poursuivre encore un long moment s'il ne l'avait interrompue en un instant crucial de son récit (le leur). « C'est moi qui t'ai pécho du regard. » Ce qui eut comme conséquence de suspendre son élan (à elle), de lui faire marquer une moue grimaçante et désapprobatrice avant que ne s'élève une répartie plus engagée et vindicative. « Tu rigoles ? », sanctionnée par le crachat d'une cosse de graine de tournesol et une explication de texte plus soutenue. « On était posés sur le banc de la gare. Tu sais, sous la grande horloge à l'aiguille arrachée. Tes amies et toi êtes passées et je t'ai captée du regard ». Bien décidée à ne pas se laisser faire, elle sortit aussitôt son smartphone et en consulta l'agenda, afin d'en remonter le fil d'actualité. Pour ce faire, elle pianota frénétiquement sur la surface vitrée, invoquant la plupart de ses réseaux sociaux et autres banques de données.

### VERSION OFFICIAISÉE

Sur un banc à la fois central et rendu en retrait par la bizarrerie architecturale d'une colonne de faux marbre placée là négligemment, ton ami et toi devisiez sur le devenir du monde, votre séant posé sur le dossier de ce mobilier urbain maculé par le dripping des pigeons environnants. La trotteuse de la grande horloge fédérale n'indiquait plus grand-chose. Son extrémité avait été arrachée, laissant un moignon se traîner péniblement sur la surface plane et lisse entre les quatre chiffres d'une très classique typo Helvetica. Il s'avérait



pourtant assez clair qu'à l'ombre de cette pendule, vous aviez tué vos deux dernières heures.

Tu portais sur ton flanc une besace à magnésie de couleur bordeaux dont tu extirpais à intervalles réguliers des graines de tournesol grillées et salées. Tu en éructais les cosses de manière tout aussi régulière, ponctuant le débit saccadé et effréné des paroles de ton collègue de banc.

Lorsque nous avons traversé le grand hall de la gare, ton ami à la petite moustache nous a regardés de manière étrange. Il semblait reluquer les capes que nous venions de nous procurer la veille. Toi, tu avais les yeux rivés au sol. Il était 15h30 environ.

Tes yeux se sont posés sur moi à notre retour, en haut du grand escalator. Le premier regard m'appartient.

Dans la pénombre du tunnel, le couple laissa flotter un instant de silence. Puis, en se dirigeant vers la sortie, ils entérinèrent cette version officielle. L'époque ne laissait plus beaucoup d'espace aux approximations.

## X'' décembre 2016, 17h19

- Quel est le topo pour ce week-end?, lâcha-t-il en dévoilant des incisives d'un blanc immaculé sur lesquelles se reflétait l'éclat d'un soleil finissant.
- Rien de spécial, Monsieur. Terrorisme, surtout. La plupart des effectifs seront assignés à des missions de surveillance.
- La routine, la routine. Rien de plus ennuyeux. Vous ai-je déjà parlé de ma précédente vie politique? De mon souhait de changer la ville à l'aide d'art public?
- Vos fameuses colonnes de faux marbre, Monsieur...

Et effectivement, deux colonnes de faux marbre enserraient le bureau du magistrat et agissaient comme un presse-livre, canalisant une énergie brouillonne bien que créative.

- Exactement... Parfois, on est incompris. Mais je suis certain que celles-ci finiront par trouver un cadre à leur hauteur.

Vous savez, j'ai survécu à tant de choses. Prenez ces dents par exemple, ces deux incisives...

- ... Ah, si, néanmoins. L'on nous signale une fête. Une sauvage.
- Une sauvage ? Qu'est-ce ?
- Une fête improvisée. Un rassemblement organique qui pourrait fort bien sortir de son cadre initial.
- En clair ?
- Nous avons des remontées comme quoi la jeunesse de cette ville est mécontente. Un trop-plein administratif les submerge et les frustre.
- Frustrés et si jeunes ? Administratif ? C'est certes peu rock n' roll, mais il y a des biais. Ils peuvent se faire aider, conseiller, se former...
- Je doute que ce soit leur tasse de thé ?
- Soit, mais alors qu'ils créent leurs propres espaces de liberté...
- Ça semble compromis. Il ne reste plus grand-chose.
- Oh, ils nous ennuient... Les fêtes. Moi, j'aime bien les fêtes.

Il fit mine de swinguer tandis que son collaborateur baissait les yeux.

- Privilégierions-nous un dispositif plus réactif ?
- Le terrorisme. Le terrorisme est la priorité des gens. Pas les jeunes. Laissons couler. Qu'ils se défoulent et fassent la fête.
- Je doute que « les gens » fassent la distinction entre terroristes et jeunes de nos jours...
- Vous êtes de cette génération trop pragmatique... Détendez-vous. Vous aussi, vous devriez aller danser. (Il refit son pas de danse.) Ah si j'avais leur âge...

Le collaborateur haussa les épaules et quitta le bureau. Le jour commençait à décliner. X' fit un tour sur lui-même et s'appuya sur l'une de ses colonnes de faux marbre. « Une fête... » Il ouvrit sa braguette et se soulagea au pied de cette dernière.



# Petit prologue au Grand Soir

## décembre 2016, 20h22

...

*Ce qui passe, ce qu'on voit ou pas passer, ce qui change, mais qui ne change que parce que quelque chose forme le fond sur quoi le changement se produit. Génération finale, prépare ton kit de survie.*

La Corruption avait revêtu ses habits du Grand Soir. Laver les tomates constituait toujours le leitmotiv de ses sorties. Ainsi, la Mémoire à court terme abdiquerait face à la grandeur du Projet. La libido commandait les troupes au-delà d'une rationalité définie par les directions pulsionnelles opposées à une modernité flétrie. Si, dans les premiers temps, la liberté territoriale conquise d'une semi-lutte des classes avait été canalisée par l'attribution d'un lieu, l'excès produit par ce mol machinisme de la dynamique ancienne était à terme. Il fallait accoucher de ce capital de merde immatérielle.

Le bâtiment où se tenait le dîner était tenté de basculer dans le fleuve comme le font les corps des vivants à bout ; ceux qu'on repêche près des enseignes des banques qui ont fini de pourrir le terrain. La logique du temps de l'alternatif avait muté en pur style divisé en affects du *love* et de la destruction. Ainsi, les passions engagées du centre se divisaient en projets de coopérative pour certains, en projets de club pour les autres. À ce stade, cela légitimait l'organisation d'une bouffe pour débattre vivement de la direction. Il fallait orienter la fonction pour être efficace car la gangrène avait trop pris. Au niveau des personnes présentes au repas, il y avait principalement ceux qui se sentaient concernés par la narration dite des trois générations, c'étaient les mêmes qui voulaient en découdre au sujet de la fonction du lieu.

Ce soir, tout ce monde communiquait par des « comme si » hésitants. Aucun agent ne savait plus s'il était en position de maître ou d'esclave. À ce moment, il n'y avait plus qu'une option que la majorité connaissait mais taisait. Il fallait que la culture de l'horizontalité se frotte au culte de la verticalité. Entrevoir l'autre bord et rentrer, sans pour autant que l'excitation de chacun ne mélangeât trop la hiérarchie. Les vieux voulaient rester les vieux, et ainsi de suite, jusqu'au casting généré.

Le repas touchait à sa fin et le dessert semblait présenter un cliché suffisamment baroque pour incarner le basculement grotesque. Les clans étaient assis, ensemble et séparés. Les cartes de certains étaient abattues sous forme de contributions frugales au repas. D'autres roulaient des cigarettes agrémentées d'une came soft synthétique qui circulait à foison. D'autres gardaient des jokers pour un spectacle dont le prologue et la scène semblaient maintenant bien en place.

Le futur s'agençait selon les désirs et ça devenait un problème majeur. Ce soir, la flèche du temps avait atteint un sommet instable. L'ombre du père planait à midi, comme une petite aiguille faisant de l'ombre à la grande, au point qu'on imaginait pouvoir provoquer son retour imminent. C'était grave, mais c'était ce qu'on cherchait en insultant la règle du temps. Le Silésien le sentait, rien que dans la façon dont les jeunots lui collaient aux basques ce soir. Ils attendaient justement de lui ce spectacle suicidaire qu'aucune autorité ne pouvait offrir sans invoquer le malin.

Les voisines de table Chat et Chou pensaient que tout était arrivé tard. Elles imaginaient ensemble que ce type de projet rendait des rapports asynchrones par rapport aux villes plus en rythme ; cela les gênait. Leur révolution à elles devait éviter la rétrospective, la culture.

Près des cubitainers de vin, les vieux rumaient alors que leurs voix ne portaient plus. Leur langue était râpée par la répétition d'un frottement.

— On dirait une buvette, mais c'est un punk show tardif sans back room. Presque tout pour une galerie, mais trop d'addicts à l'image du travail qu'on leur donne, le travail qui permettrait de créer une mythologie alcoolique.

À la table du milieu, les protagonistes de sexes opposés pris en sandwich devisaient.

Chat manipulait un dessert étrange et laissait aller ses pensées :

— Regarde Chou, regarde.  
— Aha, creamy stuff.

Elle délirait déjà...

- Faut qu'on retourne aux bases. Rien n'est cool dans ce labyrinthe – trop de gens. Faut trouver un souverain qui veuille sa revanche, compris. Tu comprends ?
- Hein ? Tu délirés ?
- Oui, quelque chose comme un mort-né...

Elle ne souhaitait pas aborder la base de leur connivence. L'image de leur ressemblance qu'elles niaient la travaillait un peu.

- Cette ville attardée prêtait son corps, ses artères, ses ruelles à ce bad trip de drogues mélangées. C'est un ramassis de foutaises paranoïdes.

Le privé débordait salement. Les histoires de camouflage répondaient à la manière que l'Époque avait de cacher ses connectiques. La circulation algorithmique de la monnaie lui évoquait un dégoût. Comme si la poussière de métal qui circulait dans les câbles parfois apparents de l'infrastructure digitale allait se déposer sur ses mains, pénétrer dans son corps et la faire dégénérer.

- C'est cellulaire. Ça va en toi et ça sort plus. Une fois que ça brise ton code ADN bébé, c'est fini, no return. Tout ce que t'as accumulé de capital génétique fout le camp, plus de transmission, opprobre sur ta race, bébé.

À côté d'elles, pas loin vraiment, le Silésien avait la patate. Il faisait bonhomme franc et vicelard. Son corps se devait d'incarner l'éminence de l'inversement du temps, un paroxysme entre le lien et la fêlure, un moment zéro où on ne savait plus dans quelle sens les aiguilles gelées de l'horloge allaient repartir. Il n'avait pas le choix et misait sur le destin pour être conséquent. Son corps le préparait à l'hécatombe annoncée qui le laisserait à peu près seul aux commandes. Pour faire fort aujourd'hui, il s'était tenu à carreau hier. Il avait sa carcasse à saigner, mais ces jeunots aux basques. Ceux-ci s'étaient appropriés son style de descendant en rappant une poésie début du siècle. Ils pensaient en être et maintenaient par respect une jubilation discrète. C'était juste. Ils n'avaient pas tort dans leurs rimes qui tournaient :

- J'm'en vais graffer sur le marbre d'Otello. Des colonnes, des colosses et des cônes ; mon regard torve exagère la défonce, comme elles simulent leur...

Chat et Chou commentaient sans qu'on puisse entendre. Elles percevaient une excitation de meute, comme un objet qu'il s'agissait de maintenir à niveau le plus longtemps possible, jusqu'au repos, et puis jusqu'à la prochaine fois ; celle qui ce soir ne devait pas arriver.

Chat : No no no. Please. Pas envie je te dis... laisse... j'ai pas mon mot à dire ?

Chou : Allez, send... consens un peu...

Chat : Ça se travaille, attends, j'y travaille c'est bon.

Chou : Laisse-moi faire, c'est le mieux bébé.

Chat : Tu laisses, je te dis je veux pas. Je ne suis pas sûre qu'il passe le test.

Chou : C'est toi, le test. Tu décides...

Elles trafiquaient les deux sur le même appareil.

– ‘Toute façon, c'est pas le plan... Ils se bougent maintenant ?

– No way. Tu les connais. Pas ici.

Leurs gestes transpiraient l'indifférence et l'art d'être vue. Le menton de Chat, les mains de Chou.

– Ça dépend, je te dis.

Elle tapait sur les doigts de sa doublure. Elles jouaient à se faire voir, alors que les mioches partaient gentiment en suce :

– Tu taffes, tu *ride*, tu gères le capital, dans la ca-pit-ale...

Les deux amies jouaient encore à se faire entendre, juste pour qu'en retour elles puissent paraître gênées. À cette limite se jouait quelque chose pour saisir ce qui échappait encore.

Ces êtres ne différaient que peu des plus désirables. Elles avaient remonté la lecture de cette chance à la source, pour faire de leur vie une conséquence un peu morbide. Satisfaites d'avoir hérité de ces corps réussis, et anxieuses de ce fait. Elles n'avaient pas de haine, bien qu'elles cherchaient à renvoyer en symétrie une honte que certains hommes avaient de leur propre désir, pour discuter. Il y avait en elles, à cause des générations d'un temps atavique, quelque chose d'une cause de l'anarchisme – une responsabilité. Leur envie de faire mal parfois venait d'une douceur qui n'arrivait pas à éclore autrement qu'en simulé attaché à leur désespoir. C'était une grande partie du

- drame, la raison pour laquelle elles aussi ne voudraient jamais.
- J'en ai profondément marre qu'on puisse penser à mon désir, que ça soit le mien qui soit la mesure de quelque chose de commun qu'on partage.
  - Pareil. Et ils croient que c'est un pouvoir d'exclure, alors que non, tu vois, c'est choisir qui compte.
  - On dira qu'il y a un truc de classe là-dedans mais y a pas plus open. Alors quand tu me renvoies ça à la face... Mais laisse tomber, coco.

Elle avait prononcé ces derniers mots en levant les yeux de son portable. Elle fixait un des matous du regard, pour voir.

- C'est le truc du désir. Oui, c'est ça, coco... Nous on le porte. On a choisi, je te dis.

Elles ne voulaient en assumer l'origine qu'à condition qu'elles puissent aussi devenir maîtres. Elle disait ça en faisant genre. Chat se décida à hausser légèrement le ton, avec l'excuse qu'elle parlait toujours aussi à Chou.

- C'est la peur de ne pas avoir d'intériorité, c'est l'insécurité qui te fait tout casser ? La fausse intériorité c'est bien les mecs, tous ces camés, ces crevures de camés.

Chou enchaînait.

- Être sale en dedans, c'était ça, la peur d'être né, la vraie peur...

Le petiot avait vite fait de faire comme s'il n'avait pas entendu, d'hacker le jack pour que la sauce prenne, et que le club gagne. Sa dernière track avait l'espoir larvesque d'une limasse défoncée. Cela faisait sens pour Chat et Chou, le club...

Il chantait :

- L'amour, c'est ça, cette saloperie en moi. J'ai honte, bébé.





## La première morce décembre 2016, 21h40

Un sourire constant, affublé d'une coupe de cheveux proéminente et moelleuse, flotte au-dessus des assiettes sales d'un repas vite consommé. La Subversion passe un doigt dans les plats, en goûte les vestiges puis devine la présence défunte de guacamole. Chat lui indique le frigo et lui suggère de se préparer un casse-croûte avant de se rendre à la fête. La Subversion esquive, sourit, et préfère poursuivre son observation charognarde. En bout de table, des filles plus jeunes de quelques années savourent des mini sandwiches conçus avec les ingrédients du bord. Il s'en rapproche, sympathise, fait mine de s'intéresser à la conversation et repère un canapé à la mousse de saumon généreuse. Sa tête pivote, prend un biais permettant de faire basculer sa tignasse sur le côté opposé au bout de pain, puis d'un mouvement délicat de la bouche il en arrache un morceau. Il se redresse, adresse une blague à sa victime suivante tout en contemplant une petite crêpe roulée emplie de houmous. Là encore, il se saisit d'une jolie bouchée qu'il avale aussitôt. Assise plus loin, une fille au regard et aux cheveux sombres achève la fabrication d'un club sandwich aussi élaboré qu'élégant. Le premier étage est constitué d'herbes fines et d'un nappage de crème type Philadelphia. Le second étage présente des copeaux de parmesan insérés dans les plis d'une charcuterie fine. La Subversion se positionne, ouvre la bouche et s'apprête à mordre à pleines dents dans le sandwich lorsqu'une sentence au timbre perçant retentit. « Trop pas. La première morce m'appartient ! »

## Sauvage décembre 2016, 23h39

Au centre du petit parc, trois gros chars ramassés en demi-lune semblaient attendre une improbable attaque d'Indiens. Le premier véhicule aux contours abstraits avait abandonné l'idée de figuration au profit d'une masse informe rappelant les montagnes pâteuses des parcs d'attractions. Sur ses flancs se découpaient deux grosses ouvertures en forme d'âtre de four à pizza. De l'intérieur, DJs et barmaids y apparaissaient, occupés à alimenter la foule grandissante

en carburant liquide ou audible. Sous la jupe de carton pâte, le chariot laissait apparaître sa mécanique et dévoilait le châssis d'un petit camion. Le char suivant reproduisait les mêmes fonctions en se réfugiant sous l'effigie goguenarde d'un félin géant aux vagues airs de Fritz the Cat. Le dernier char représentait un canard inquiétant à l'œil condescendant et à la robe rose fuchsia parsemée de paillettes. Au centre de cette petite arène improvisée s'agglutinait tout un peuple de la nuit décidé à conjurer les assauts d'un froid piquant et mordant.

En amont du rassemblement un garçon au pantalon serré, à la ti-gnasse exubérante et au sourire constant conversait avec une fille à la longue chevelure monocolore. De furtifs regards lancés vers le cœur du regroupement semblaient impliquer une tierce personne. Plus bas, au milieu de la foule, le crâne en partie dégarni d'un homme entre deux âges toisait la foule, y cherchant probablement une présence ou une âme avec laquelle converser.

La Graine : Tu lui as dit quoi ?!

La Subversion : Que tu le kifiais.

La Graine : Mais ça va pas, non.

La Subversion : Attends, attends. En fait, je lui ai dit que tu le kifiais mais qu'en l'occurrence et avec toi, il y aurait un pré-requis.

La Graine : Un quoi ?

La Subversion : Que ça serait envisageable, mais à une condition. Un truc qui serait ta marque de fabrique, ton fantasme ritualisé, le passage obligé de chacune de tes histoires.

La Subversion se pencha sur La Graine dont le visage s'illumina d'un rictus amusé.

Le Marché observait l'activité des trois chars devant lui. Sur l'un d'eux, quelques filles étaient montées et se trémoussaient langoureusement malgré le froid. Les nappes de musique des différents chars se superposaient et le repoussaient dans un état de confusion agréable. Il s'abandonnait progressivement à cette soirée, son corps prenant le relais de son attention frustrée. Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui mais la fille aux petites mains avait disparu. Devant lui, sous la légère asymétrie de sa frange, une autre fille se laissait transporter par le son désormais plus fort et plus insistant. Les beats s'unifiaient et les silhouettes tout autour de lui paraissaient se synchroniser. Le visage de cette fille affichait une moue à la fois enfantine et un air de gravité solennel. Elle se perdait sans réellement se perdre, son esprit

flottant au-dessus de son corps. Il aurait voulu l'aborder, mais cette dichotomie l'en empêchait. Souci de connectique, de matérialité vs immatérialité. Plus loin, au-delà de l'arène formée par les chars, en contrebas d'un buisson, un groupe de jeunes échangeait de manière vive. Cela se voyait à leur gestes et aux mouvements d'humeur d'un des protagonistes à la petite moustache. Son comparse silencieux serrait la mâchoire et repoussait les trois gaillards de forte corpulence, dont l'un semblait plus vindicatif que les autres. Les joues du petit à la moustache s'empourpraient de plus en plus, quand un type à la tête d'enclume et aux yeux d'un bleu perçant jaillit du buisson en amont. Il se dirigea aussitôt vers le plus agité des protagonistes et de ses deux poings joints l'assomma d'un seul coup. Il poursuivit sa route vers l'une des buvettes et commanda une chope de bière. Lorsque Le Marché posa à nouveau son regard sur le dancefloor, la fille à la frange avait disparu. Le grand type à la tête d'enclume conversait quant à lui avec son voisin de bar.

À 17 ans, il comprit la distinction entre «gook», « niah-koué » ou « chinetoque ». Il s'amusa à traiter les Japonais qu'il croisait de «gook» puisque 국 n'a rien d'insultant en coréen alors que le fait que ça soit coréen l'est probablement pour un Japonais.

Lorsqu'il testa ça avec un Algérien, il se prit une droite.

# Le Silésien

## À la recherche du temps perdu, 2013

Le Silésien était à lui seul un anachronisme sur pattes. Des pattes plutôt courtes surmontées de hanches hautes et relativement féminines pour un si grand gabarit. Au-dessus de la ceinture, le corps se déployait en un triangle noueux s'achevant comme les arêtes d'une enclume. Chacune de ses mains faisait d'ailleurs penser à d'imposants marteaux forgés dans un alliage dont on aurait perdu la recette. Au sommet de cette montagne incertaine était plantée une tête parsemée de taches de rousseur. Deux petits yeux chafouins d'un bleu métallique et précis venaient contrebalancer un sourire à la dentition dansante et ironique. L'ensemble se voyait encapuchonné par le bol d'une coupe de cheveux improbable. Tout en lui rappelait la grande crise des années trente. Une grande dépression qui se serait incarnée dans le corps d'un travailleur industriel payé à la semaine. Le marqueur d'une résilience de crise, probablement nourri à la soupe et au gruau.

Issu de l'orée des 90's – c'est-à-dire à la fin du wagon de la génération Y – Le Silésien entretenait avec son entourage des rapports de classe. Il appelait les gens de son âge et plus jeunes « Les Petits », tandis que ceux d'une poignée d'années de plus étaient nommés « Les Grands ». Bien entendu, il faisait partie de la seconde catégorie et il n'était pas rare de le voir se rabouler avec une nuée de petits à ses basques, un peu comme ces canards précédant une colonie de clones à peine emplumés. En général, ses soirées suivaient toujours la même courbe sinusoïdale. Durant la phase ascendante, il s'agissait d'écluser une soif infinie dont les liquides finissaient dans les limbes d'un corps visiblement trop vaste pour tous les étancher. Puis advenait le climax, l'instant chancelant où toute la poésie de ce grand gabarit s'exprimait en un happening chantant – car il chantait bien, le bougre. S'ensuivait un pugilat généralisé laissant apparaître d'indéniables qualités de swing, tout aussi redoutables que sa technique de combat à la fois brute et vicieuse. Après l'envol de quelques dents, la descente advenait aussitôt, parsemée de larmes et de cris, exprimant toute la sensibilité de ce corps malgré tout trop fluet pour contenir tant d'émotions. Car oui, dans le fond, Le Silésien était avant tout un être de chair et d'affects, ce second facteur l'emportant souvent sur le premier.

Le Silésien était un artiste. Non pas un artiste commun dont la carrière monotone se serait dépliée à la suite d'une œuvre accouchée en un endroit de la timeline, mais un Artiste avec un grand A. Un créateur. Un esthète dont chaque instant de vie devait être marqué du sceau d'une posture si travaillée qu'elle avait fusionné avec le réel et avec l'ensemble de son existence, remplaçant le sébum du moindre pore de sa peau.

En cette moite soirée d'automne, cette créativité-là suintait et demandait à s'exprimer. Rôdant dans le centre-ville depuis la tombée de la nuit, Le Silésien et son escorte de palmipèdes constituée du Silence et de La Couverture encerclaient la gare centrale de leur ennui. Précédant ses deux jeunes compères aux poches remplies de canettes de bières, il devisait à voix haute, alternant les citations savantes et une poésie frelatée par les relents de houblon. À la hauteur d'une petite église sise dans une courette coquette et arborée, il crut voir les prémices d'un pugilat. Au pied des marches, un petit groupe d'une demie douzaine d'adolescents tuait le temps en écoutant une mauvaise musique aux connotations acides et nasillardes. Cinq garçons et une fille semblaient mêlés en une tiédeur de fin d'été, lorsque Le Silésien crut voir le visage féminin fouetté d'un coup parti des tréfonds de cet attroupement. N'écouter que ce courage dont il ne manquait malheureusement pas, il enjamba énergiquement la balustrade, suivi mollement de sa harde pré-pubère. Parvenu à leur hauteur, les cinq garçons se retournèrent et un son métallique glaçant résonna dans la petite cour. Cinq matraques télescopiques venaient de se déplier, rendant à la lumière des réverbères un éclat menaçant. Le Silésien leva un doigt vindicatif et insulta la petite troupe. Puis, de manière tout aussi abrupte, il s'enfila dans un passage menant à la gare et disparut.





Durant ses études supérieures, lorsque les ordinateurs se multipliaient et qu'internet se développait, il fut constamment dérangé pour des problèmes informatiques. Il considéra ça comme du racisme twisté.

# L'Exubérance

## Gain de temps, 2013

Voilà, je suis exubérante, comme mon nom l'indique. Je ne le dis pas en l'air juste pour vous faire plaisir.

Je suis exubérante comme d'autres sont vieux ou gros. Attention, il ne s'agit pas de singularité. La singularité, je m'en moque. Je suis exubérante car je le sais, le vis, en suis parfois victime. Bref, dans tous les cas je suis ainsi et si je vous en parle, c'est afin de me dédouaner de tout effet secondaire. J'ai décidé de ne pas me contenir, de me laisser aller à cette expressivité. Ça tombe plutôt bien, car j'excelle dans le jeu. Tout du moins, j'aimerais en faire ma carrière. Vous riez ? Certes, du haut de mes quinze ans, c'est plutôt cocasse. Je vois les mains qui se joignent sous le menton, les sourires compatissants suivis d'un : « Oh, elle a le temps, elle verra bien. » Sauf qu'à nous, les milléniales, on dit surtout de se dépêcher, que 25% d'entre nous n'auront pas d'emploi. Alors pour ce qui est de la comédie ...

Je parlais d'effets secondaires car l'exubérance, ça déborde un peu. Certains disent que c'est une économie de l'attention 2.0. Là où la génération précédente recherchait parfois l'attention pour l'attention, nous, nous aurons appris à mettre un contenu. Ça vaut ce que ça vaut. Moi, c'est l'exubérance. Et si cela ne vous plaît pas, je vous en ... Reste qu'un des effets de cette exubérance est effectivement de créer des réactions. Et là, en cette soirée de fin d'été, un gros balourd a mordu à l'hameçon.

Nous étions tranquillement en train de répéter un petit spectacle – je vous passe la question sur les matraques télescopiques, il faut bien s'adapter à son temps – lorsque ce benêt a déboulé avec toute sa troupe au moment crucial de notre répétition. Il a copieusement insulté mes partenaires de jeu, les a menacés, puis a disparu aussitôt. Alors que nous nous expliquions avec ses amis, il est soudain revenu avec une espèce de lance en métal ou une sorte de longue aiguille qu'il venait d'arracher à je ne sais quoi. Et là, il s'est posé sous la lumière des réverbères tel un demi-dieu satisfait. Voilà, c'est ça qui m'a énervée le plus. Qu'on me vole la vedette.

Bref, passons. Voici plutôt mes conseils si une fois vous devez recevoir une récompense lors d'une cérémonie.

- Ne remercie pas tes parents parce qu'on s'en fout.
- Ne remercie pas ta meuf ou ton mec parce que tes fans amoureux de toi vont être dégoûtés.
- Ne remercie pas tes enfants parce que tout le monde s'en fout aussi.
- Remercie ton producteur, mais ne le fais pas en public. Il n'en prendrait que plus d'importance.
- Remercie ton réalisateur, mais ne le laisse pas parler.
- Ah, et trouve un petit story-telling à raconter, histoire de faire patienter jusqu'à ta prochaine cérémonie.

Je vous avais prévenus. Je suis exubérante.





## Sauvage

décembre 2016, 00h03

Z était d'une mobilité extrême, sa petite taille lui conférant une certaine furtivité. Lorsqu'elle avait débarqué dans la fête improvisée, elle avait d'abord repéré les personnes qui constitueraient le cadre social de sa soirée. Le Silence d'abord, rivé à La Couverture qui lui-même s'embrouillait avec un groupe de garçons fort peu sympathiques. Les deux filles, celles aux grands pieds et celle aux petites mains, qui conversaient avec La Subversion en amont de la petite arène. Puis son groupe d'amies occupées à commander et papoter au bar de l'un des chars. Elle classa chacun des ensembles selon une hiérarchie qui lui laisserait le loisir de toujours pouvoir s'en extirper. Elle définit ensuite des personnes au statut satellite, des personnes qui lui permettraient de faire raccord, et ainsi de ne jamais se retrouver seule ou coincée dans une discussion qu'elle n'aurait pas souhaitée.

Elle respira un grand coup, et s'enfonça dans la marée humaine. Les volutes de musique se faisaient plus suaves et la soirée battait son plein malgré le froid. Au-dessus de la mêlée, des nuages de vapeur s'élevaient et faisaient planer une brume électrique. Z prenait le soin de saluer tous ceux qu'elle connaissait, affichant un sourire enjoué et bienveillant. Parvenue au bar, elle salua ses amies et commanda un verre de vin. Au moment de porter le verre à ses lèvres, l'ombre de La Subversion se porta sur elle. Z soupira, puis lui tendit le verre, renonçant à la première gorgée.

À l'âge de soixante-six ans, il estima vaine la rébellion portée à l'encontre de ses parents. Il passa son week end à contacter toutes ses ex afin de savoir s'il avait eu des enfants illégitimes.

## Z

### décembre 2016

La première morce est à moi.

Quoiqu'il arrive et quelques soit la situation, cette première morce m'appartiendra toujours.

Je ne suis pas une personne héroïque ou dotée de super pouvoirs quelconques. De toute manière, on m'a appris l'humilité. Je ne fais pas de blagues stupides, je ne me permets pas d'attirer l'attention ou de la capter de manière brutale. Non pas que je sois une fille – car je suis une fille – mais surtout car générationnellement, nous ne fonctionnons pas ainsi. Mon mode de vie est basé sur un équilibre précaire mais qui vaut ce qu'il vaut. Je ne froisse personne ou ne tente pas de le faire. Je vis par défaut, un peu comme mes semblables. Lorsque je vois une difficulté ou lorsque je sens que je vais me retrouver avec des personnes qui ne me conviennent pas, je bifurque. Je n'insiste jamais. Je suis si peu dialectique. Je ne me perds pas dans des débats stériles, je ne cherche pas non plus les complexités. Pour moi, tout doit être simple, fluide. Ce que j'apprends, je l'apprends au contact des autres. En les observant. Ce pourquoi je demeure toujours polie et courtoise. Pour moi, il n'y a pas de terrain interdit. Des vieux, je prends ce que je peux tirer. Des conseils, des encouragements surtout. Ils représentent un monde qui va bientôt disparaître. Mais jamais je ne m'attarde. Je joue une partie de poker menteur perpétuelle et personne ne connaîtra jamais mes cartes. Mes émois, je les garde pour moi, pour mes amies. De toute manière, je sais qu'il me faudra perpétuellement reformuler mes amitiés. Est-ce que cela me fait déprimer ? Je viens de le dire, je ne me dévoilerai pas.

Parfois, dans la solitude profonde de mes atermoiements, j'accroche une âme charitable et lui fais part de mes soucis. Puis je rebondis, je reviens sans cesse et renaiss au soleil du jour suivant. Ma vie est simple, faite de bonheurs simples. Notre passé s'effondre, notre futur nous est confisqué, nous sommes la génération d'un présent perpétuel.

Mais nous sommes aussi faits de techniques et d'anticipations. Je sais pertinemment comment utiliser les instruments de mon temps. Sans jamais manipuler. Simplement en ayant un coup d'avance. Je suis de toute manière solaire, il m'est impossible d'être malhonnête. Je vois les carrefours, là où les gens vont se voir et se rencontrer. Je pratique



un art du placement. Et lorsque je retrouve les personnes que j'estime, il m'est impossible de ne pas les toucher. Parfois, je m'endors au creux d'une épaule amie avant qu'un nouveau jour n'advienne.

Il serait facile de nous plaindre, il serait facile de s'interroger sur notre devenir. Mais dans le fond, nous ne demandons rien. Nous sommes nés avec ce sentiment dépréciateur, nous avons acquis l'intime conviction que le social et la bienveillance nous désenclaveront des bulles dont nous nous sommes faits les captifs.

Ce qu'il m'est possible de gérer se situe dans mon périmètre immédiat. C'est bien peu de pouvoir en somme, mais c'est mon pré carré à moi, mon confort domestique, ma bulle intime et personnelle.

Alors oui, et quelles qu'en soient les circonstances ou la situation, la première morce est à moi.





## Sauvage

décembre 2016, 00h11

L'Époque réfléchissait. Et lorsque L'Époque était sceptique, elle avait tendance à s'isoler. Là, elle avait entrepris de faire quelques pas aux alentours du parc où se déroulait la fête sauvage. Elle avait longé les voies ferrées, avait observé le manège des trains entrant et sortant de la gare et s'était posé la question du comportement social des gens de son âge. Finalement, ceux-ci avaient perdu cette vision surplombante qui caractérisait probablement les générations antérieures. Pas celle juste avant eux, mais toutes les autres. Auparavant, il était sûrement possible d'avoir une appréhension de la multitude. Par les canaux anciens et fédérateurs de la consommation de masse, TV, radio, cinéma, il était envisageable de parler à tous, laissant à ceux qui n'étaient pas d'accord la possibilité d'une alternative. Puis les opinions s'étaient multipliées, érodant puis faisant disparaître totalement l'ordre ancien. Chacun était devenu son propre médium, sa propre chaîne, sa propre économie. Chacun se devait de parler très fort s'il voulait exister. Les succès étaient devenus éphémères ou très discrets, noyés dans un flux constant d'informations. Chaque bribe de singularité était sujette à une uniformisation quasi-immédiate en cas d'intérêt. Les différences se nivelaient sous le diktat de normes invisibles, et plus elles se nivelaient et plus un fort sentiment de concurrence animait les gens. La génération d'avant avait été pionnière de ces transformations, elle en avait profité mais à l'approche de la trentaine une angoisse l'avait saisie. Cela allait trop vite, échappait à tout contrôle.

Il leur restait néanmoins leurs structures sociales, leurs réseaux. À plusieurs, ils commençaient à s'organiser afin de lutter contre cette lame qui semblait vouloir tout balayer.

Ceux de la génération de l'Époque, par contre, étaient animés d'un profond sentiment de découragement. Eux, n'avaient des groupes et des réseaux que l'apparence. C'étaient au fond des individualités se connectant et se reconnectant au gré des opportunités. Sa génération avait même tenté de se lier aux vieux, à ces générations antérieures auxquelles beaucoup de choses étaient reprochées. Mais elles aussi subissaient le poids et les contre-coups de toutes ces transformations. Il lui sembla alors qu'aucun avenir ne se présentait à eux.

En suivant du regard un train entrer dans un hangar afin de se faire réparer, elle s'alluma une cigarette. Elle soupira. Oui, ils avaient perdu la capacité d'une vision surplombante pour devenir des êtres horizontaux, transversaux, passant de *hubs* en *hubs*, se construisant par imitation et capillarité plus qu'au travers d'un savoir transmis verticalement. Leurs familles aussi étaient sujettes à des remises en question. À l'arbre générationnel initial se superposait très vite le rhizome des fréquentations et des amitiés. Le vernaculaire s'effaçait au profit de la substitution, d'une fuite en avant dans les méandres d'un espace indifférencié. Elle tira sur sa clope et l'écrasa.

En revenant sur ses pas, elle sentit un changement dans la musique. Au loin, derrière les fourrés du parc, la fête semblait avoir pris une autre tournure. Les beats devenaient plus âpres, plus insistants. La rythmique donnait envie de sauter sur place ou de bondir dans tous les sens. Elle gravit en soufflant le monticule la séparant des autres et, parvenue à son sommet, se laissa descendre en courant. Elle manqua de trébucher, mais parvint à se stabiliser à l'orée de la foule. Elle leva la tête et constata qu'un détail signifiant avait changé depuis son absence. Tout autour d'elle, le visage de chacun des protagonistes de la soirée avait disparu. Chaque visage était désormais masqué par une écharpe, un foulard, un bonnet ou une cagoule. À travers ces attributs vestimentaires, elle reconnaissait pourtant chacune des personnes qu'elle avait laissée auparavant. Tous semblaient s'être préparés pour la suite de la soirée. Elle repositionna sa frange devant ses yeux et ajusta le col de sa veste de manière à dissimuler au maximum son visage. Puis elle s'enfonça au cœur de cette assemblée devenue anonyme.

## Cela devait arriver décembre 2016, 00h29

Un fumigène donna le signal de départ du long cortège. Les trois gros chars s'extirpèrent lentement de leur position en demie lune. Cahin-caha, enveloppés par leurs cohortes de fêtards désormais masqués, ils suivaient la petite allée menant du parc à l'avenue. Le gros chat goguenard, le canard inquiétant et le dernier char aux contours plus abstraits firent irruption sur la chaussée, bloquant la circulation et provoquant un bouquet de réactions courroucées ou amusées parmi les automobilistes.

Il sembla qu'un ordre organique venait de supplanter celui désinvolte et désordonné de la fête. Tout un peuple sombre, masqué et ganté se dilatait et prenait possession de la rue. À la lumière des fumigènes, des codes émergeaient. Des gestes, des regards furtifs attestaient d'un frémissement conspirateur traversant le long cortège. Les factions se reconnaissaient et se complétaient, chacune sachant quelle était sa place et sa vocation au sein de cette humanité reconstituée.

Aucun leader n'émergeait. Juste le beat insistant et entraînant de la musique, unique voie fédératrice se devant de les mener au bout de cette nuit. Les plus vieux et les plus engagés occupaient la tête de la fête devenue manifestation. Ils se protégeaient du froid derrière une maigre banderole improvisée reprenant les paroles d'une chanson à la mode. Quelques panneaux plus politiques émergeaient au-dessus des têtes masquées, vitupérant de manière ironique les vicissitudes administratives dont la plupart se sentaient victimes. Les flancs étaient quadrillés par des estafettes plus mobiles. De très jeunes manifestants au maquillage de clown allaient et venaient en poussant des chariots dérobés au supermarché de la gare. S'y trouvaient des bombes à eau remplies de peinture et d'huile de moteur. À ces escouades très mobiles s'en greffaient d'autres encore plus véloces. Des adolescents en roller piochaient allègrement dans les caddies puis disparaissaient dans la nuit. Ils revenaient les bras chargés de projectiles divers récoltés au hasard de leurs razzias et les amassaient en prévision d'un futur incertain. Autour des chars, les fêtards continuaient de danser et de boire. Leur soirée avait tout à coup pris un sens nouveau et ils le suivaient sans en connaître la destination. À l'exception des masques et des cagoules à la connotation menaçante, le défilé s'avérait bon enfant. Seules les caméras de surveillance étaient systématiquement détruites ou barbouillées de peinture à l'approche du cortège. Il s'agissait d'être vu sans être repéré. La fin du défilé était laissée aux graphes. Dans le sillage de la manifestation, des groupes épars s'extirpaient du cortège pour de furtives échappées. En des gestes vifs et précis, ils imprimaient divers messages sur les murs rencontrés. Pas ou peu de slogans. Des mots d'amour, de l'ironie et bien sûr les éternelles marques d'attention portées aux flics et autres espèces à uniformes. Le geste supplantait le contenu, et un parfum aux composés chimiques finit par recouvrir la queue de la manifestation.

Plus loin, deux ou trois fourgons sombres suivaient à distance raisonnable. Prudents, les quelques policiers de faction faisaient profil

bas, attendant d'improbables consignes et constatant avec effroi le nombre de déprédations allant croissant.

Parvenu face à la gare, le cortège se ramassa autour de ses trois chars. Il s'agissait de faire bonne figure devant la foule encore présente. Quelques revendications furent scandées, mais elles peinaient à percer la nappe musicale. Deux mondes se faisaient face. Deux réalités se jaugent et se toisant, l'une cherchant à imposer à l'autre une reconnaissance temporaire. Aux quelques badauds cherchant à immortaliser cet instant de leurs smartphones, des claques furent adressées. À l'instar d'une fourmilière attaquée, des nuées de jeunes cagoulés sautaient sur les imprudents en les faisant tomber pour ensuite leur dérober leurs téléphones. En un quart de seconde, ceux-ci se trouvaient désossés, coques, carte sim, accus finissant la plupart du temps dans les bouches d'égouts. Au sein du cortège, les plus vieux tempéraient les ardeurs des plus jeunes. Une silhouette étrange dont la cagoule s'avérait boursouflée par ce qui semblait être une coupe afro, tançait un adolescent en roller qui s'acharnait sur l'Ipod d'un touriste effrayé. Un manifestant au gabarit impressionnant et aux yeux bleus perçant le calma définitivement en plaçant doucement sa grosse main sur sa nuque. Le roller abdiqua et retourna avec le gros du cortège. L'imposant gabarit observa un temps le défilé puis s'en dégagea pour rejoindre le hall de la gare. Les fumigènes se multipliaient et le fond de l'air devenait âpre. Il remonta son écharpe juste en-dessous de ses yeux bleus et tira sa capuche au moment de passer sous les caméras de surveillance du grand hall. Il se dirigea d'un pas décidé vers la consigne à casiers dont il fit aussitôt tomber un pan entier. Dans les décombres des objets en attente et en déshérence, il extirpa un long dard de métal semblable à une lance. Il se raccrocha ensuite à la queue de cortège et à ses parfums chimiques.







# Red Apple

L'être ainsi apparu.

Certains avaient des croyances superstitieuses.

Manifestation soudaine d'un état morbide.

La crise qui sévit à partir de 1973 présente des aspects originaux :

Sa longueur et la simultanéité de phénomènes antinomiques.

Les corps ne peuvent eux-mêmes modifier leur état de mouvement.

Résistance passive mais regarder attentivement.

Il lui a fait observer qu'il était interdit de fumer.

...

Coucher un fusil en joue.

Disparaître à l'horizon en parlant d'un astre.

Émission durant l'intromission.

Petit papillon aux reflets argentés, appelé aussi teigne.

...

Je l'ai ratée de deux minutes, entre la Terre et l'orbite de la Lune.

Les manifestants ont submergé le service.

Doute, incertitude, volonté, vice.

...

S'arrêter pour reprendre haleine,

Et rater le début du film.



# À dos de mule

décembre 2016, 01h48

Deux silhouettes sombres, vêtues d'un coupe-vent noir aux liserés orange devaient dans la rue en se laissant porter par le flot collectif. L'une des ombres avait de toutes petites mains et l'autre de grands pieds. Celle aux grands pieds portait très bas une sorte de calot noir en matière synthétique tandis que celle aux toutes petites mains avait remonté très haut le col de son coupe-vent. Une cagoule repliée faisait office de demi bonnet.

- Chou ?
- Chat ?
- Tu penses qu'ils savent où ils vont ?
- J'espère pas. Ça ferait retomber tout l'enjeu de la chose.

La tête du cortège suivait un programme improvisé. Des sous-sections séditieuses prenaient la tangente pour ensuite se fondre à nouveau dans le gros de la troupe. En l'absence de leaders, l'avant-garde cherchait à se repérer, hésitant sur les voies à emprunter, se faisant dépasser puis rejoignant des sous-groupes à la mobilité accrue.

Le char arborant la tête de Fritz the Cat montrait des signes de fatigue, l'une de ses roues couinant de manière suspecte. À l'approche des rues commerçantes, une présence furtive à petite moustache aborda La Graine et lui glissa dans les mains un marteau brise-glace et un petit mot griffonné.

MEUF, TU ME DOIS 29.99 € POUR UN ALLER SIMPLE À PRAGUE

La Graine se retourna mais la présence avait disparu, avalée par la foule. Elle observa le marteau.

- Chat, il est taré ce mec. C'est qui ? Pourquoi il me dit d'aller à Prague ? Je veux pas aller à Prague !
- Chou, c'est le petit à moustache. Le mimi.
- Ok Chat, mais je fais quoi de ça ?
- Tranquille, bibi. On se la joue furtives.

Parvenu dans les rues commerçantes, le cortège se restructura. Une lame de fond surgit du cœur de la manifestation occupa les flancs

de la procession. Des tandems masqués se relayaient auprès des vitrines richement décorées pour la période des fêtes. Le premier des protagonistes cognait la surface vitrée afin de l'effeuiller tandis que le second lui succédait en la faisant tomber à coup de masse. Extrêmement mobiles, ces duos se relayaient tout au long du cortège. Bientôt, le passage de la manifestation fut tapissé d'éclats de verre et d'une sonorité de cristal. Il sembla qu'au passage de la foule, la ville se désagrégait en un tintement de Noël. Chaque vitre mise à bas donnait accès à un monde de l'envie devenu tout à coup tangible. Les doigts et les mains, qui habituellement glissaient sur le verre des écrans de smartphone pour indexer les nouvelles inégalités de classe, se retrouvaient à se saisir de ces marchandises désormais à leur portée. Des montres finirent comme projectiles, balancées contre d'autres vitrines, des écharpes de soie devinrent des étendards provisoires, des pelles et des pioches terminèrent dans les mains des plus jeunes qui s'en donnèrent à cœur joie contre les voitures et autres distributeurs d'argent. Et au milieu de ce maelström Z, l'œil rivé à son appareil, captait la moindre des actions. Son flash crépitait et révélait un sens esthétique à toutes ces déprédations. Non loin d'elle, Le Silence ne la perdait pas du regard, au cas où il aurait à intervenir. Mais disposant d'un âge analogue aux casseurs, Z bénéficiait d'une immunité voire d'une certaine bienveillance. Certains d'entre eux se surprenaient même à prendre la pose, l'aidant notoirement dans son travail d'archivage de la nuit.

- Chat ?
- Chou ?
- On sait pourquoi tout ça se passe ?
- Non, on ne sait pas. Heureusement. Ainsi personne ne pourra récupérer ce mouvement.
- D'accord Chat, mais parfois, savoir, c'est bien.
- Ben, pourquoi nous demander à nous de savoir où l'on va, alors que le monde ne le sait pas lui-même ?
- Pas faux... Mon dieu, qu'ils sont jeunes tous ces petits chats.

Plus loin, une escouade de silhouettes masquées s'en prenait à un véhicule de la police municipale désertée par ses occupants. L'échancrure des foulards et autres bandanas laissaient pointer des regards que l'innocence n'avait pas tout à fait quitté. L'un des protagonistes faisait son Joey Starr, les pieds rivés sur le toit du véhicule, défonçant allègrement le pare-brise à l'aide d'un hachoir de cuisine. Aux abords des deux filles, un homme entre deux âges posait un regard tendre sur toutes ces images de chaos. La tête nue de tout

masque, il paraissait faire sa ballade digestive au sein des émeutiers. Parfois, l'iris de ses yeux roulait vers le bord tout rond de ses orbites oculaires en direction du tandem féminin.

- Chou ?
- Chat ?
- Je crois que le mec là-bas t'observe du coin de l'œil.
- Le vieux à la barbe ?
- Oui, Chou.
- Je dois te raconter une histoire à son propos...
- ...il marche un peu en crabe, d'ailleurs. Très étrange.
- Aha. Parce qu'on lui a dit que je kiffais les mules.
- Je te demande pardon ?
- Oui, les mules. Les passeurs de drogue. On lui a raconté que mon trip, mon fantasme ultime était de me taper des mecs chargés.
- Chargés ?!

Chat prit une pose en S exactement en miroir de celle en crabe du Marché. Un S extatique qui s'acheva par l'ouverture de grands yeux ébahis lorsque les images finirent par jaillir dans son esprit. Le rire qui s'ensuivit retentit si fort au sein du cortège qu'un halo se forma autour d'elles. Effrayé, Le Marché se laissa porter par le flux et disparut avec l'avant-garde du cortège.

## Décembre 2016

### 02h49

À l'approche des terrasses des cafés, la manifestation prit de nouveaux atours. Par capillarité et après avoir reconnu leurs proches à travers les orifices des cagoules et des masques, plusieurs clients vinrent grossir le cortège. À l'inverse, des manifestants assoiffés prirent place aux tables, terminant les boissons délaissées par une clientèle s'étant réfugiée à l'intérieur.

Le regard enserré par sa frange et le haut de sa veste, L'Époque marmonnait d'abstraites incantations. La manifestation virant à l'émeute, sa géométrie initiale devenait plus diffuse, organique. L'Époque tentait d'y mettre un peu d'ordre, mentalisant un réel de plus en plus instable. Sa tête se remplissait peu à peu de coordonnées

complexes. Des scenarii improbables jaillissaient dans son esprit, se déformaient, puis se formulaient à nouveau. Plus loin devant elle, les premiers cocktails Molotov étaient lancés, lâchant sur le bitume des langues de flammes. Le cortège commençait à se disloquer. Derrière elle, Z et La Subversion avaient entrepris de faire une pause, se laissant porter par l'un des chars. Les pieds dans le vide, assis sur le pourtour de la robe fuchsia du canard inquiétant, ils paraissaient refaire le monde en contemplant la ville s'enflammer.

Au trouble intérieur de L'Époque s'ajouta bientôt un voile de fumée. Les positions de chacun devenaient des points lumineux au cœur de son esprit. Une surface plane les disposait en un ordre variable sujet à divers paramètres défilant à une vitesse folle. Elle serra son briquet dans sa poche pour en ralentir le cours, mais elle ne parvint qu'à ajouter à ce marasme des halos lumineux diffus, probablement causés par la plissure exagérée de ses paupières. Puis, tout se calma. Elle visualisa avec précision sa place sur le plan abstrait avant qu'une image d'elle petite ne s'y superpose. Elle entendait le bruit de son cœur. Cela la rassura.







## Verticalité Exacerbée vs Horizon

De loin, je ne sais pas comment la prendre. Elle est droite, dure, directe. Je n'y crois pas vraiment, à cette vision de la ligne définie, de la droite (AA'). Je ne la considère plus fixe et verticale, mais tangente et possiblement courbée. Instable, plus encore qu'un rythme cardiaque. De loin, elle n'existerait qu'à peine ; elle n'existerait que dans son idée potentielle de ligne.

Quelque chose a changé, il a raison. C'est sur un ton peu reconnaissant que l'on m'a conté tant d'histoires de degré zéro. Comme aucune échappatoire possible, comme un seul sens défini de compréhensions infantiles, sans solution. Sans même l'idée d'une possible solution. Sans science, sans philosophie, sans amour. Dure comme tout, inévitable, droite, interminable et liée. Liée à tout ce en quoi je ne crois plus, en cette irrémédiableté de l'être condamné à suivre cette ligne, qui n'est pas et qu'il se crée pour mieux s'y enchaîner. Aucun regard ne se porterait au loin. Buté, comme son histoire est perdue.

L'ascension n'a plus lieu d'être. La hauteur que l'on prendrait nous ferait tomber encore plus violemment. Je n'y monterai pas, je préfère m'agripper à cette terrible gravité. Je poserai l'échelle non pas au mur, mais suspendue, horizontale et frontale, tranchant l'œil de cette verticalité exacerbée. L'horizon. C'est une échelle comme un pont, un chemin, une veine.



# La Subversion

décembre 2016, 03h11

- Pourquoi La Subversion ?
- Pourquoi pas. Pourquoi Z. Pourquoi est-on là ce soir à mourir de froid alors que pour rien au monde on s'en irait.
- Oui mais pourquoi La Subversion justement ? Pourquoi, pour quelqu'un de ton âge ?
- Et ça veut dire quoi ça, de la part de quelqu'un de ton âge à toi ?
- Je veux simplement signifier l'ironie de ce nom pour quelqu'un de ta génération. Pour les gens de la mienne comme de la tienne, la subversion a... comment dire ? Un parfum suranné, pour ne pas dire décalé.
- Hmm.
- Je veux dire que pour nous, là, assis sur ce char improvisé, l'idée-même de subversion n'existe plus. Je veux dire que...
- Oui, oui, j'ai saisi. Ben, si tel est le cas c'est peut être qu'il n'y a plus de culture dominante. Donc plus de subversion. Plus de ce truc passif-agressif. Il y a juste une culture totale, écrasante. Voire plus de culture du tout, du fait de l'uniformité. Tu sais, à toi je peux te le dire. La Subversion c'est pas mon vrai nom. C'est un nom qu'on m'a donné.
- Tes parents ?
- Oui, ben tu connais mes parents et tu imagines leur génération. Je ne suis pas né ici, en fait j'ai dû naître d'une de leurs aventures exotiques. J'ai eu un nom, puis ils sont rentrés au pays. Ici. Et là, il a fallu faire des papiers. Du coup, La Subversion est tombé. Bim. La Sub-Ver-Sion. Ça va, ça aurait pu être pire, genre, La Subvention. Là je l'aurais mal vécu.
- Bah, La Subversion c'est pas mieux. Bon, c'est chou quand même. Mais c'est pas...
- Ça va, ça va. C'est pas si mal. Ça veut dire un truc au moins. Je sais où tu veux en venir. Après le 7 janvier 2015, ça fait moins sens. La subversion, c'est un truc de vieux, d'un autre âge, lié à une autre esthétique...
- ... une autre esthétique de la contestation. Oui. C'est pour ça que je te demandais.
- Tu trouves ça ironique ? Moi pas tant. C'est clair, c'est lié à mes parents, à ce qu'ils sont, mais c'est pas un héritage que je conteste. Ça a du bon aussi.
- ...

- Et là on fait quoi, selon toi ?
- Ben ... Je sais pas, à vrai dire. Je vois qu'on est juste là tous ensemble. Après ... On a rien connu d'autre donc c'est dur à dire. J'ai à peine la vingtaine et c'est ma première manif. J'ai tendance à penser qu'on s'exprime.
- Tu sais, c'est comme mon nom. Mon nom est un nom administratif. Mon vrai nom, je le garde pour moi. Là, ce qu'il se passe ce soir, c'est aussi entre nous. Et ironiquement si on est là, c'est que justement c'est l'administratif, la paperasse, la bureaucratie qui nous ont menés là.
- Tu trouves ça ironique ?
- Hmm, oui. D'une certaine manière, on a tous des noms d'emprunt. Empruntés ou plutôt imposés par la société. Chacun à son petit nom à lui. Ce truc individualisé et tout petit qui le rend plus humain. Moins localisable aussi aux yeux du pouvoir.
- C'est chououou.
- Tu te fous de moi ?
- Nan. T'as pas tort.
- ...
- Bon, c'est quoi ton vrai nom alors ?
- Ben. Je te le dis pas.
- J'ai une gueule d'administration ?
- Aha. Non. Mais alors à l'oreille uniquement.
- Vas-y, accouche.
- (Chuchotement)
- Ok ... C'est mimi. Mais pourquoi tu l'utilises pas ?
- À la fin de cette histoire, je le ferai. Tu verras.

## Ascendant poisson décembre 2016, 04h21

Invisibles, les forces de l'ordre se matérialisaient par un brouillard lacrymogène s'élevant du bitume et se mêlaient à la brume saisonnière. Probablement en sous-nombre et dépassées par les événements, elles se signalaient par des tirs en cloche, déclenchés à quelques rues des manifestants. Une poignée d'entre eux les maintenait à distance par un facétieux travail de sape. Motos, poubelles, détritres étaient érigés en barricades et aussitôt incendiés. L'air devenait irrespirable.

Au sommet d'une petite butte en amont du fleuve, une partie du cortège s'était échouée. Un des chars sur lequel rayonnait le sourire de Fritz the Cat venait de perdre une roue. Son DJ et quelques âmes masquées devisaient quant au sort qui lui serait réservé. Il décidèrent d'y mettre le feu. Le sourire félin pris des teintes orangées tandis que les flammes le dévoraient.

L'Époque hésitait. Un effet élastique animait ses pensées. Rester au risque de se révéler seule, minoritaire, ou rejoindre les autres sans aucune garantie de les retrouver dans cette brume désormais très épaisse. Une angoisse commençait à monter le long de son corps, poussant ses épaules en une tension qui enserra sa nuque. En pareilles circonstances la géométrie venait à la rescousse, se substituant à des pensées tétanisées par le stress. Une multitude de points épars envahit l'écran de son esprit. Des grappes mobiles se formulaient et se reformulaient, menacées par des meutes invisibles tapies dans l'abstraction de ses pensées. Elle visualisa quelques points grégaires, eux, et calcula en probabilités l'ensemble des parcours possibles. Un bouquet de tracés plus ou moins sinueux, plus ou moins complexes émergea dans son esprit. Une géométrie compliquée qui finit par la décourager. Elle souffla, sortit sa tête des épaules, et contourna le char qui se résumait alors à des oreilles de chat sombrant dans une mer de flammes.

Non loin, dans la brume enserrant la butte, une ombre épaisse posait son regard sur les évènements. Une écharpe beige, légèrement humidifiée, maintenait à distance les assauts des volutes de fumée. Sa main tenait fermement une longue tige de métal à l'extrémité effilée dont la base tordue reposait sur le sol. L'Époque le soupesa d'un regard méfiant avant de se laisser porter vers lui par un sentiment très familier. C'était un titan, ou plutôt Neptune. Oui, Neptune et son trident. Neptune, le maître de son ascendant, comme on le lui avait dit un jour. Sa lance devait conjurer les forces de la nuit et leur ouvrir une voie vers l'humanité survivante. Cet homme et son dard de métal étaient l'incarnation de toute la géométrie contenue dans son esprit. Le Silésien. Une voie, une solution. Elle l'aborda.

« Tu fais quoi ? » Embué de larmes, le regard bleu s'adonnait à une contemplation sereine. « Je veille », répondit Le Silésien. L'Époque se joignit à sa vision et perçut des lueurs dans le magma nocturne. « Ça te dis pas de rejoindre les autres ? Ici, c'est mort. » Ivres, de rares manifestants dansaient autour de la carcasse du char en se frappant le torse. L'obscurité s'était rapprochée de plusieurs mètres. Un spasme

de nervosité agita L'Époque. Elle se refusait à le supplier mais un sentiment de peur se mêlait à son angoisse. Elle le mit en balance avec sa fierté féminine en voie de maturation. « Viens, ouvre-moi la voie. On s'en va. Et lâche ça, il n'y a pas d'ennemis ici, on est entre nous ». Sa main s'était doucement posée sur le haut du bras tenant l'aiguille. Le Silésien baissa les yeux et chercha sous la frange inquiète le regard digne de l'Époque.

« Il y a ce film dont je ne me souviens jamais du nom... un film bien métal. Il y est question d'un passeur, d'une zone à traverser. Et dans ce film, le passeur se sert d'un boulon pour se repérer. Il le jette... puis il se déplace. » L'Époque accompagnait ses paroles d'un hochement de tête approbateur. Le Silésien repoussa doucement la main sur son bras et se saisit de la longue aiguille comme d'un javelot. « Alors faisons cela. » Il arma son bras, le contracta au maximum, puis projeta son corps vers l'avant afin de fendre l'opacité devant lui. L'aiguille transperça la brume lacrymale en un sifflement strident, puis elle disparut au-dessus des lueurs dansantes de la ville.





Tandis que son meilleur ami et lui étaient ramenés dans l'estafette des gendarmes, il se permit un trait d'humour douteux. Le gendarme alsacien qui en avait vu d'autres se retourna aussitôt et claqua son meilleur ami. À l'époque, les asiates étaient plus blancs que les blancs.

## Complications, 10 mai 2015

Là, dans la pénombre épaisse du cabinet, je passe et repasse mes pilons sous le cône de lumière. Chaque passage dévoile une peau faite d'échardes mais sous laquelle pointe le dessin d'os de métal finement sculptés.

Je suis le dernier de mon espèce. La descendance hasardeuse d'un pionnier disparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux confins de l'Empire russe. Comme toutes les inventions de l'ère précédente, je suis huilé et graissé. En moi frappe le marteau de l'industrie, flottent les vapeurs des chevaux de feu. Je suis une addition de rouages et de frottements promis à la casse. Je suis aussi le passeur, le porteur des désirs d'une espèce envers une autre.

Je suis seul, à me débattre dans une solitude épaisse. Mes pas palmés encerclent le cône de lumière et je multiplie les 8 sur le plancher sec et poussiéreux. Autour de moi sont accrochés aux murs les reliefs d'une attention passée et épuisée. Le flux s'est tari et les présences se sont faites barreaux. Il n'y a pas de fenêtre à mon espace, plus aucune surface de négociation. Je suis un maton siégeant au sommet d'un trône à baldaquin.

Je suis un canard résigné. Un palmipède abandonné des anciennes classifications. Je suis le dernier de mon espèce et le premier d'un monde encore à venir. Mais là, dans l'atmosphère tamisée et suffocante de mon cabinet, je suis le comptable d'une nuit qui s'est substituée à elle-même.

Je fus l'attention incarnée, auto-centrée, ramassée. Je fus ce grain de sable devenu boule de billard, coïncant le jeu des engrenages générationnels. Je suis une rupture, un nid-de-poule que résorberont les générations à venir.

Je fus surtout un objet d'attention et de désir. Ma cour fut vaste et gorgée de sève avant de me cerner telle une armée d'ombres charriant ma culpabilité. Je suis à la fois fume-cigare et tire-pipe, entrée et sortie. Je suis un tube, orné de deux anus, ambivalent et immobile. Je suis fatigué et sommeil, je compte et peins mes nuits comme si chacune d'entre elles préfigurait une évasion.

Je suis né d'un fantasme, une envie de gluten dans un corps de métal.

Je suis un canard si peu bienveillant.



# Climax

## décembre 2016, 04h23

La Couverture cherchait ses repères. Tapi dans la fumée obscure, il pouvait suivre Le Silence à la trace, simplement en pistant les cœurs fraîchement peints sur les murs. Il venait de croiser Z et La Subversion quittant un des chars et remontant la parade à contresens. Z mitraillait la nuit et d'incessants flashes photographiques rythmaient sa progression. Il cherchait désormais X, se demandant s'il se sentait à l'aise dans tant d'instabilité sociale.

X n'y voyait plus rien. Les ombres passaient tout autour de lui en le frôlant. Au voile brumeux s'étant levé, s'ajoutait un trouble intérieur. Il oscillait entre être ici et être nulle part. Une logique de chaos s'était levée autour de lui et cet écosystème se portait à merveille. La réalité de cette bulle repoussait le réel de la ville au loin, colonisant des poches d'espaces autonomes aussitôt occupés par les manifestants. Une sorte de liesse frénétique s'était emparée des esprits. Le jour approchant, ces moments de liberté absolue devaient être consommés à tout prix avant que la mâchoire du jour d'après ne se referme sur eux.

X était ambivalent. À la fois solidaire et extérieur à ce phénomène. Il se sentait lourd d'une inutilité anachronique, décalée. Il aurait voulu être une pierre portée à l'édifice mais en cette soirée les pierres étaient surtout projetées. Une fille nue aux paupières bleues passa devant lui en courant et riant. Les désirs de communion se frottaient aux vellétés révolutionnaires. Un homme masqué la croisa et éventra la portière d'une voiture de sa hâche dans la portière d'une voiture. Un gosse enturbanné d'une écharpe lui emboîta le pas et balança dans l'échancrure de verre un cocktail Molotov. La ville se consumait peu à peu de ses désirs si longtemps réfrénés. Les estafettes au maquillage de clown avaient troqué leurs chariots de supérette pour des scooters dérobés sur le parcours. À la violence, la vitesse s'ajoutait. L'un des engins percuta légèrement X. X titubait de son indécision. Une joie apaisée flottait sur un lit d'angoisse. Il se sentait protégé, pris en compte et transporté par le mouvement collectif. Et de l'autre côté, un fort sentiment de survie lui intimait l'ordre de briser le siège et gagner sa propre solitude. X était une bulle dans la bulle, une hérésie, un aléa au sein de ce nouvel ordre temporaire. Les ombres tout autour se rapprochaient et X posa la main sur la crosse

de son arme. Il n'aurait jamais porté atteinte aux silhouettes dansant dans cette fumée âcre de pneus brûlés et de gaz lacrymogènes. Elles étaient sa famille, des prothèses lui ayant permis de se présenter à cette nuit de manière un peu moins vide, un peu moins creuse. Ces ombres étaient sa machine à traverser le temps et les époques, un substitut aux normes dont il ne faisait pas partie.

Le vent rabattit la fumée vers lui. Son pouce arma le marteau du pistolet. Dans l'épaisseur brumeuse tout autour, il distinguait les phares des scooters, la lueur des Molotov, les rires. En redressant la tête, il vit un œil apparaître dans le brouillard. Un œil goguenard suivi d'un second. Une tête de canard se dégagea alors, un canard inquiétant semblant flotter parmi les fumerolles urbaines. Un canard géant qui le fixait, lui, et affichait son air moqueur. Le canard se rapprochait. X dégaina. Puis une force soudaine le porta brusquement vers l'animal. Son corps buta contre les parois de bois et de papier mâché du palmipède. X leva la tête. L'œil au-dessus de lui le lorgnait de toute sa concupiscence. Le bras las, il porta un doigt à sa narine. Un important flot de sang s'en échappait et glissait le long de sa veste synthétique. Plus bas, au centre d'une auréole de sang, une longue tige de fer le transperçait de part en part. Il abdiqua et s'affala contre la paroi du char.





# Hwabyeong une lignée de feu 1976

Page 1

섭이 어머님 아버님께!

죄송합니다. 감사를 드리며

이렇게 펜을 들었습니다.

훌륭하신 부모님을 만나게된 섭이는 행운아 입니다.

제가 키우는 것보단 나올 것 같애

양자를 주었습니다.

잘 키워 주시리라 믿으며

섭이에 대해 몇 자 적겠습니다

\*굉장한 개구장이죠

\*무엇이든 참여하고 싶어합니다

\*같이 놀아주길 지나치게 원합니다

말과 글을 빨리 깨우쳐 주시려면

그림책이 좋을거예요

글씨가 포함된 책이여야 좋겠죠

한국의 글자로 아라비아 숫자는 1서부터 10까지는 섭이 혼자 읽을 정도니까  
요 한글로도 ㄱ, ㄴ 정도 아,가 정도는 알고 있습니다.

Dear Mother and Father of Seob!

I am writing to express that I am sorry.

And I would like to thank you.

Seob is a lucky boy to have met amazing parents like you.

I believe it is better than raising the child on my own

This is why I put Seob out for an adoption.

I trust that he will be raised well,

And I will write some words about Seob.

\*He is a cute little rascal

\*He enjoys to actively participate in all activities

\*He wants you to play with him all the time

A picture book would be best for him to learn to speak and learn  
the words. A book including words would be adequate.

Since Seob already knows how to read from 1 to 10 in korean

He already knows ㄱ(kiuk), ㄴ(nieun), in Korean.



섭이 부모님!

정말! 감사드리며 부탁드립니다.

섭이 능력껏 키우셔서 보람있게 되었으면 바랍니다.

섭이 부모님이 실망하지않게요.

제가불어를 배우지 못해 이렇게 한국말로 씁니다.

한국 대사관에 가셔서 번역해달라고 해주세요.

그리고 제가 저에 대한 섭이를 키울 수 없었던 사정을 간단하게 설명해드리겠  
어요. 섭이 아빠는 나이가 많습시다.

제가 대학교 들어가면서 알았죠.

그저 철부지 짓이었다고나 할까요.

그래서 학교도 3학년 중퇴했어요.

섭이 낳고보니 정신이 들더군요.

그래서 나 혼자 힘으로 섭이를 키울려니 훌륭한 아이를 만들 환경이 되지 못  
했어요. 섭이 아빠는 직업이 직업이니 만큼 경제적으로 어려웠으니까요.

그래서 양자를 보내는 것이니 훌륭히 키워 주세요 1976 11

Dear Parents of Seob!

I truly! Thank you and I would like to make a request to you.

I hope you raise Seob to the fullest and wish him to have a fruit-  
ful life. So that you don't get disappointed.

I did not learn french, hence I am writing down in Korean.

Take this to Korean embassy and ask for a translation.

And I will now explain the reason why I couldn't keep my Seob.

Seob's father is an old man.

I've known since the beginning of my university years.

I was immature.

I left school upon 3rd year.

I came to my senses after the birth of Seob.

But raising a child by myself was not a good environment for a  
child. Considering Seob's father's job, we were not economically  
stable. This is why we are sending Seob away.

Please raise him well. 1976 11

Page 3

섭이야

엄마 아빠 말씀듣고 지혜로운 사람이 되어라 네가 성장해서  
이 글을 본다면 하는 기대를 걸면서 쓰는것이다.

섭아

이 엄마의 환경보다는

지금 너의 엄마 아빠 환경이 훌륭할 것 같아서 너를 양자보내는 것이란다.

섭이는 영리하니깐,

엄마 아빠 말씀을 잘 들을꺼야.

엄마가 불어를 배우지 못해 그냥 Korean 말로 쓴단다. 영어도 서툴고

섭아 꼭 섭이의 엄마아빠 기대에 어긋나는 사람이 되면 안돼 알았지?

그럼 안녕

생년월일

1974년 12월 28일 4시 23분 소아마비는 몇번 더 맞춰줘야 할거예요

Dear Seob

Be a good boy (Literal translation: listen well to your parents) and  
become a wise boy.

I am writing this with an expectation that you will one day open  
this when you grow up. Seoba,

I think your new environment with your parents now will be way  
better than living with me. This is why I am sending you.

You are a wise boy,

You will be good to your new parents.

Mom (I) can't speak french this is why I am writing in Korean.  
English also.

Dear Seob, please, don't disappoint your new parents and be a  
good boy. Ok?

Bye

Date of birth

December 28th. 1974

4:23 AM

He might need Poliovaccine injection couple of times more.



## Fin de partie décembre 2016, 04h26

La Couverture se pencha afin d'observer sur pièce ce qui s'était produit. Tel un javelot, la tige de métal était retombée de tout son poids, fendant l'air et X par la même occasion. En se fichant dans la paroi de bois et de papier mâché elle avait suspendu son mouvement et décollé ses talons du sol. Avachi sur la tige de métal, les bras ballants dans l'air enfumé, X avait fini par ressembler aux contours de son nom. La Couverture trouva à cet ensemble un air familier avec la *Plank Piece I* de Charles Ray. L'image lui était revenue aussi insidieusement que cette aiguille avait traversé l'air désormais vicié de la manifestation. Sa moustache se souleva d'une moue émue. Il retira son bonnet et contempla le char poursuivre sa route. Il aurait voulu témoigner d'un tant soit peu d'émotion, mais il préféra trouver beau ce cérémonial digne d'un chef viking. Le canard emporta la dépouille et disparut dans la fumée des lacrymogènes.

La Couverture réajusta son bonnet et rabattit sa capuche. Les voitures de police se faisaient plus insistantes. Des consignes devaient avoir été lâchées. Déjà les troupes anti-émeutes à la lourde carapace composite se positionnaient un peu partout dans les rues environnantes. La manifestation commençait à se disjoindre de toutes parts. Ceux pour qui elle avait été un moment récréatif finirent leur nuit dans les clubs ou bars de la ville. Les participants aux intentions plus politiques allèrent se coucher comme après une bonne journée de boulot. Les graphes poursuivirent leurs œuvres en se faufilant dans les interstices de la nuit. Restaient quelques groupes épars, ivres d'une joie encore belliqueuse, bientôt balayés par les jets d'eau des camions-pompes de la police.

Après tout X était déjà mort, se répéta La Couverture en empruntant une petite rue annexe au tumulte finissant. Il était mort plusieurs fois. Probablement mort-né, mort de son amnésie. Mort de cette part d'ombre. En définitive, sa vie avait été une succession de morts et de renaissances. À chaque souvenir gagné sur sa mémoire, un vide le poursuivait, rongé le cœur de son identité. Et à chacune de ces étapes, celle-ci se diluait dans celle des autres. Un cœur vide aux nombreuses liaisons satellites. Une vie par délégation. L'atmosphère devint plus limpide, plus fluide. La Couverture emplit ses poumons de cet air normalisé.

Voilà ce qui s'était produit. X était déjà mort et n'existait plus. Il était revenu à la vie par la fiction. En s'inventant un trauma, aussitôt refoulé. En s'inventant une race, constamment niée. En se délivrant de la famille par un amour fraternel. En court-circuitant le jeu des ascendances et filiations par celui de la substitution. X avait vécu par la fiction et uniquement par elle. Jusqu'à cette époque où, cruellement, la fiction était devenue une nouvelle réalité. Ainsi il s'était dissout. Il avait simplement disparu. X n'avait jamais vraiment existé. Il était un chuchotement à nos oreilles, une litanie. Il était le souffle d'une époque fantasmée. X était un désir Y en un temps de dématérialisation et de transition. Il était à la fois X et Y, cible et archer, il et elle, une indécision. Par substitution, sa fratrie inventait une nouvelle consanguinité. Une négation de l'ancien rattrapé par les foudres du temps. Oui, X comme Y n'avaient jamais existé. Ils étaient à l'image de ces histoires de monstres racontées aux enfants. Une manière de parler d'eux au futur. Une tentative pour faire bifurquer la courbe de l'histoire.

Parvenu à son scooter, La Couverture l'enfourcha. Avant d'enfiler son casque, il essuya de son gant en cuir les résidus d'humidité sur le pourtour de sa moustache. La ville ressemblait à un brasier aux couleurs s'étalant du bleu gyrophare à un orange infernal. À l'échelle de la cité, cette orgie dionysiaque marquait une nouvelle ère. Celle d'une complexité mouvante, d'une multitude indisciplinée qu'aucune grille de lecture classique semblait ne pouvoir fédérer. Aucun discours, aucune revendication claire n'avait été émise. Juste ce désir absolu de communier et d'afficher à la face du monde cette colère si festive. Une forme de rituel païen remettant à l'heure toutes les pendules générationnelles, de race, de genre. Une ode morbide appelant une renaissance. Une fête.

Il démarra et disparut dans les brumes hivernales.



À l'âge de onze ans, il entra dans la salle de bains et tomba sur sa sœur noire en train de se frotter avec une brosse abrasive.

— Tu fais quoi ?

— J'enlève la couleur.

Lorsqu'il sortit, il sut qu'il était jaune.

## Y décembre 2016

Trois ombres glissèrent dans la nuit en contournant la gare centrale. Parvenues à une petite place mal éclairée, elles en profitèrent pour se séparer. En une chorégraphie minimale bien orchestrée, les trois silhouettes se saluèrent de leurs mains gantées. La plus imposante des ombres remonta la rue à pas feutrés. La seconde, affublée d'une cagoule visiblement fourrée et pelucheuse, enjamba un muret et disparut dans les jardins attenants. La silhouette la plus filiforme traversa un petit parking avant d'opter pour une ruelle menant aux voies ferrées derrière la gare. Sur le chemin, elle en profita pour jeter à travers les rais d'une bouche d'égout ce qui ressemblait à un bâton de fumigène déjà à moitié incendié. La même opération se répéta plus loin avec un objet dont la forme rappelait les marteaux brise-glace des bus. Arrivée à un embranchement, l'ombre cagoulée opina nerveusement de la tête opérant un repérage succinct de ses environs. Elle entreprit alors un tour du pâté de maison pour ensuite revenir discrètement à sa position initiale. Elle s'enfila dans l'entrebâillement d'une porte cochère et disparut dans l'obscurité d'une courette totalement noire.

Quelques étages au-dessus, l'appartement sentait le vécu. Engoncé dans un immeuble vétuste probablement déclassé par les années, il portait encore le décorum de ces lieux d'habitation populaires voulant mimer la bourgeoisie de l'époque. Au plafond, les frises décrépies et les rosaces de stuc peinaient à rehausser des murs jaunis et défoncés, parsemés d'impacts effrénés de coups de masse. La silhouette filiforme emprunta le grand couloir menant à un miroir et à un poêle à bois en train de ronronner. Avant d'y parvenir, l'ombre retira le scotch noir masquant la marque de ses habits sombres, puis s'arrêta à hauteur de son reflet. Le regard qui émergeait de la fente de la cagoule s'observa un temps. Il jaugea sa corpulence et la soupesa d'un œil dubitatif. Le corps et son enveloppe semblaient intacts, mais le hochement de la tête cagoulée suggérait un autre type de jugement. La main gantée passa doucement sur la poitrine plane et termina sur la hanche droite en haut du muscle fessier. Un soupir s'échappa de la cagoule. Puis dans un geste brusque, les vêtements furent retirés et placés dans l'âtre du poêle à bois. Une fumée noire et suffocante s'en échappa avant que la cagoule ne les rejoigne. Le corps à demi-nu demeura un instant statique. D'un geste brusque,



l'ombre arracha d'un coup sec le scotch aplatisant la poitrine et le compacta en une petite boule collante qu'elle jeta dans le poêle avant d'en refermer le couvercle.

Dans la pénombre de l'appartement, au fond d'un couloir crasseux, à travers le reflet d'un miroir poussiéreux, la femme se contemplait. Nourrie par les reflets des flammes léchant la petite vitre fumée, une majestueuse chevelure aux éclats tricolores flottait au-dessus de seins libérés. La Graine passa un doigt dessus pour en enlever le résidu de colle. Au dehors, le sifflement rauque d'un hélicoptère s'élevait sur la ville. Elle respira, jaugea une nouvelle fois la courbure de sa hanche, puis se mit à sourire.

Peut-être était-ce le caractère si particulier de la soirée, à moins qu'il ne se soit agi d'une maturité nouvellement acquise. Dans tous les cas, La Graine rayonnait d'une force intérieure inégalée jusqu'à ce jour.

Elle venait de retrouver l'éclat tricolore et si complexe de son imposante chevelure.





Décembre 2016

o6ho1

Dans les replis d'un parc public, derrière un buisson où il pensait ne pas être aperçu, un camion-pompe de la police fait face à L'Exubérance.

Derrière la grille de protection du pare-brise, deux jeunes policiers devisent sur la situation. Face à eux, de l'autre côté du grillage, l'adolescente a les jambes mi-écartées. Ses deux doigts en V sont placés devant sa bouche. Elle mime quelque chose de sexuel à l'aide de sa langue.

Le flic de droite hésite à l'asperger, tandis que celui de gauche lâche : « C'est ça qu'on appelle la subversion ? »



# Lettre perdue puis retrouvée par un office de poste marseillais printemps 2017

Cher...

Je t'écris de l'Alcazar, ce somptueux théâtre, terrible et dernier lieu dont je ne suis pas encore banni. Tous les gérants de cyber-cafés et autres taxiphones se sont fait passer le mot... Comme ils parviendront sous peu à m'étouffer, mon dernier choix n'est autre que cet ancien lieu du spectacle (royaume des pantomimes – Séverin, Deburau et Rouffe y ont fait leurs preuves) reconverti en bibliothèque municipale. Ce repère, muni de postes informatiques, m'offre la chance d'accéder au web une heure durant. Et c'est gratuit.

Encore une fois, je gagne.

Si tu veux tout savoir, j'ai reçu la nouvelle avec effroi.

Alors persuadé du caractère définitif de ta disparition, je me rappelle de l'euphorie qui m'avait gagné à l'instant même de ta mort. Une joie advenue à l'aune d'une longue saison silencieuse. Saison que je ne serai capable de nommer, ses caractéristiques principales étant l'insignifiance et la résignation.

Le reste n'est que fariboles. Ce sont les agréables conditions météorologiques qui nous offrirent la chance d'ouvrir fenêtres et volets. D'augmenter le volume du transistor pour apprécier la voix unique, attribut majeur de la personne qu'était Fritz Wunderlich (nous n'avions pas d'autre disque), et dont les entrailles tapissaient les façades des immeubles abritant cette cour intérieure dans laquelle nous tenions nos réunions secrètes à la vue de tous.

Je me souviens de toi comme du plus véhément, idéologue obscur ne laissant aucune chance au doute. Accroupi la plupart du temps, posant le genou de temps à autre à la manière d'un coque immobilisant son suspect usuel, je ne pouvais te voir qu'en contre-plongée, à contre-jour. C'est dans l'obscurité disparaissante que fut élaborée la conspiration dont tu étais le sujet.

Tu nous cachais du soleil.

À l'heure actuelle, Karl Rose craque sous les sermons d'une horde de pingouins scribouillards. Je le sais. J'ai conservé le croquis d'audience (dont l'auteur n'est autre que le grand Willem).

La croissance de La Ville, en plus d'avoir édulcoré toutes convictions dissidentes à son égard, aura gagné le plus beau des paris : faire de nous des célébrités.

Nous sommes connus et reconnus, nos activités n'ont plus aucun sens.

Je tenais à te le partager, entre souvenirs et actualités.  
Je ne t'en ai jamais voulu, je sais que tu le sais.

Pélerin chérubinique





화명 Hwabyeong





# La Chasse

Les tétons au monoï pointent vers le grand astre.

Un groupe d'adolescents pleins d'hormones est submergé d'émotions face à la vision de leur propre corps nu. Les caleçons de bain sont parfois saturés d'excitation. Les jeunes bourrelets sont maltraités en pensée. Mais qu'importe, être allongés tous ensemble sur ce grand tapis d'éponge, c'est comme une immense partouze en plein milieu du forum. Tout le monde assiste à ce mûrissement. Tout le monde sait que c'est indécent. Mais tout le monde l'accepte.

Les 3-4 ans ont la raie des fesses pleine de sable.

Pour celles dont les bourgeons commencent à apparaître, on les couvre de deux ridicules triangles de Néoprène. C'est le début pour elles d'une longue période de disparition. Il ne sera pas question pour le public d'assister à cette mutation. Il est admis pour la chenille de se balader cul nu et pour le papillon de parader en attendant sa mort. Mais le cocon ne peut se résoudre qu'à une vie de mal-être et de dissimulation. On ne veut pas voir les seins d'une jeune fille qui poussent.

Certains ont transporté le confort de leur maison au bord de l'eau. C'est à peine s'ils osent sortir de leur tente pour mettre un pied sur le sable.

Une banderole aérienne transperce l'azur : « Ici, c'est chez vous. Demain vous appartient. »

*Le pouvoir de Pluton est devenu facilement  
intégrable si le travail du Carré a été réalisé.*

Thérèse Casati

## Le temps des moissons, 2024

C'était une belle matinée de printemps. Au loin, la petite coopérative encore assoupie trônait au milieu d'un champ d'arbres fruitiers en fleur. Aux insectes butinant et batifolant s'ajoutait un autre type de ruche qui venait elle aussi de s'éveiller.

Le petit son sec d'un crachat salé vint donner le top départ d'un balai organico-mécanique. Les insectes se mêlèrent aux allées et venues de techniciens bâillant et râlant, concentrés à dérouler et connecter quantité de câbles indéterminés découlant de petites roulottes et chariots agencés comme un camp gitan.

Posé sur un monticule, Le Silence observait l'électricité irradier peu à peu le plateau en diffusant une intensité nouvelle à la nature bordant cet îlot fictionnel. Les spots fraîchement disposés donnaient aux arbres fruitiers une teinte cuivrée et méditerranéenne. Au centre de l'attention lumineuse, un amas de colonnes de faux marbre improvisait un décor minimal à l'action encore à venir.

Le Silence cracha une nouvelle fois et embrassa du regard son environnement. À l'écart, le *honeywagon* venait de s'illuminer d'une veilleuse scindant le chariot par genre. L'éclat d'urinoirs en métal en indiquait la raison sociale et au pied de ses marches, un homme d'âge mûr et de forte corpulence se tenait la tête dans les mains en semblant répéter une scène. Sous un arbre adjacent, un jeune éphèbe à la musculature gorgée de sève faisait des genuflexions en guise d'exercice matinal. Au-delà, la petite coopérative s'activait déjà, laissant s'échapper des gosses à demi nus, pressés de courir après les quelques poules pour leur en chiper les œufs encore tièdes. Plus loin, sur un autre petit monticule, Z trônait. Une scripte retranscrivait méticuleusement des consignes lâchées d'une voix calme et ferme.

Z semblait plus dense. Sa stature s'était épaissie, nourrie du poids des années qui petit à petit l'avaient menée à ses trente et un ans. Même si elle paraissait toujours aussi petite, une certaine grandeur la portait désormais. Elle officiait telle une reine au milieu de cette petite ruche affairée à donner un sens visuel à des directives qu'elle se contentait d'insuffler d'un simple geste de la main. Sa voix perçante venait rythmer aléatoirement le foisonnement l'entourant, un peu comme un réflexe fantôme chargé de rappeler ce manque d'autorité

dont elle avait souffert auparavant. Et pour bien tenir une équipe qui semblait ne pas en avoir besoin, Le Silence se tenait non loin, son regard profond fixant un cadre à cette direction encore juvénile.

Les années précédentes, Z s'était tournée vers le cinéma. Ses photos ayant eu un succès notable à la suite de « l'incident » ayant ravagé la ville, elle avait gravi avec aisance et rapidité les quelques marches la menant au statut envié de réal'. Ses premiers films avaient laissé des critiques mitigés dont les doutes avaient été balayés par un revirement de carrière dont elle avait le secret. Z avait sollicité sa capacité à la synthèse pour se diriger vers la réalisation de films d'art et d'essai à connotation pornographique. Autrement dit, des films X féministes. Des films à l'image particulièrement léchée et aux dialogues nettement plus poussés que ceux d'une industrie en mal d'inspiration et dont le déclin ne manquerait pas d'arriver. Z régnait sur un empire de spectatrices revanchardes et avides de plaisirs encore non expérimentés, confinant le sexe opposé à d'infinies turpitudes solitaires et frustrées.

Son troisième long-métrage, nourri par les succès précédents, lui octroyait un cadre plus libre et désinvolte qui lui permettait certaines libertés. Parmi ces libertés, elle avait choisi d'offrir à ses actrices un luxe de confort dont elles n'avaient pu bénéficier auparavant. Un « chauffeur » avait été recruté. Un homme dont la seule fonction était d'éveiller et de maintenir le désir des interprètes en vue des scènes clefs du film. Cette étape avait été laborieuse. Après un bref casting, Z n'en avait sélectionné aucun. Les uns dégueulaient un sentiment libidinal fort décalé par rapport au style de film désiré, tandis que les autres manquaient simplement de talent. C'est par l'entregent de La Subversion qu'une solution s'imposa d'elle-même.

Le Marché, mûr de ses 52 années passées à se reformuler, avait fini par s'apaiser et trouver sa sérénité intérieure. Par capillarité sociale, divers échos et rumeurs s'étaient faufileés jusqu'aux oreilles de La Subversion. Des murmures à la ponctuation satisfaite, des confessions de femmes vantant l'incroyable dextérité d'une langue à la souplesse infinie et à la texture si racée qu'elle ne leur laissait d'autre possibilité qu'un coït sans fin. Cette faculté insoupçonnée provenait immanquablement de ces années passées à se triturer la dent n° 27 avec la langue. Celle-ci avait fini par acquérir muscle et souplesse, devenant un organe baroque dont Le Marché jouait à la perfection. Et même si cela avait été malgré lui, cette qualité s'était répandue dans les milieux concernés et en faisait une personne rare

et recherchée. Moins pour des face-à-face que pour des fesses-à-face tête-bêche. De ce nouveau rôle social, il avait tiré une subsistance dont Z s'était décidée de profiter.

Le soleil pointait désormais derrière le cerisier à fleurs, insufflant au *honeywagon* une lueur spectrale. Au milieu de l'amas de colonnes de faux marbre, une actrice entre deux âges emmitoufflée dans une robe de chambre en éponge jaune poussin vint se positionner au centre du cadre récemment fixé par Z. D'un geste ample de la main, l'actrice défit le nœud de son peignoir et s'assit en basculant ostensiblement vers l'arrière. Dans l'enchevêtrement de colonnes grecques et de membres dodus, semblable à un mikado géant, apparut alors un sexe immense et velu, offert à l'œil optique d'une caméra qui en avait vu d'autres. Quelques mouchérons s'assemblèrent en nuée et emportèrent avec eux les derniers bruissements du plateau.

Le Marché ôta ses mains de son visage et en redressant la tête se fit craquer les os de la nuque. Sa langue dessinait d'amples circonvolutions dans sa bouche, déformant ses joues demeurées barbues. Il remua les bras comme un nageur au début de son crawl, se retourna et disparut dans le *honeywagon*. Dans la solitude des toilettes n° 2, il posa ses mains contre le mur et s'étira. Il semblait répéter sa scène. Du moins, l'introduction de cette scène où on ne le verrait jamais. Il glissa sa grosse main dans sa poche et en retira un préservatif. Il souffla dedans en prenant soin d'en conserver les qualités lubrifiantes. Puis, de l'autre main, il extirpa de son autre poche deux phalanges de cocaïne à l'état solide. Il les glissa dans le préservatif, le noua et baissa jusqu'à mi-jambes son pantalon. La suite fut un mélange de contorsion et d'un plaisir légèrement douloureux, rituel devenu nécessaire à la mise en fonction de cette langue si puissamment appréciée dans la profession. Cette spécificité-là, celle d'où il tirait toute son aura, n'était connue d'aucun. Lui-même n'en avait pris conscience qu'au contact de Y. Cette combinaison de facteurs alternant langue, dent et phalange de mule était le secret intime de sa renaissance.

Le Silence cracha une dernière fois tandis que sa mâchoire se crispait. Silence plateau demandé! La sentence résonna jusque dans le wagon où la tête devenue quasi-chauve du Marché se redressa alors. Il poussa le flanc droit de la dent n° 27, pivota sur sa gauche et se retrouva très vite à l'orée du plateau de tournage. Un silence de mort était tombé. Le monde l'observait, jusqu'à ce sexe géant et velu qui tendait désormais à s'affaïsser devant la réputation non feinte du Marché. Il poussa encore sa dent de la langue et dépassa le jeune



éphèbe qui lui adressa un regard admiratif. Il lui ouvrirait la voie. Parvenu à l'endroit de sa mission, il posa un genou à terre, se frotta les mains et ouvrit une brèche dans l'espace-temps du tournage. Sa barbe fusionna avec la pilosité de l'actrice qui se laissa aller à quelques tressaillements. La mâchoire se relâcha, tandis que l'ensemble des respirations présentes était suspendu. Le Marché se laissa porter, sûr de l'effet dont il avait appris à connaître les conséquences. Un voile noir recouvrit sa vision et une atmosphère moite, humide et chaleureuse s'empara de ses sens. Le temps allait s'arrêter et emporter cet univers fait de fluides et de chairs en un tourbillon de plaisir qui se communiquerait joyeusement à l'ensemble du plateau, de la profession à l'univers.

Mais au moment où les chairs, les fluides et les colonnes en faux marbre semblaient se soulever de satisfaction, son effort fut stoppé net. Au fond de sa tiédeur obscure, un incident advint. Il cru entendre cette ritournelle qu'il n'avait pourtant plus entendue depuis des années. Cette mélodie qu'il avait toujours reliée à cette dent semblait désormais se déplacer dans l'obscurité moite de son champ de vision. Il rouvrit les yeux, décolla sa barbe de la pilosité qui en conserva des fils de frustration tandis que l'assemblée autour était prise de stupeur. Le Marché enfila ses gros doigts entre ses lèvres et en retira un petit objet d'une blancheur étincelante. Il le présenta aux faisceaux des lumières de plateau.

Il s'agissait bel et bien de la dent n° 27.

Le marché avait survécu.



Elle, l'huile et la cerise.  
(lire à haute-(autre)-voix)

# La Subversion

## Épilogue, 2018

Elle a oublié son discours,  
mais elle sait de quoi il en revient.  
Il en revient toujours à la même chose.  
Parfois les mots changent.  
Son insolvabilité fera sa force même si les mots  
changent. Son discours, elle l'a oublié et si le dollar  
ne vaut plus son pesant d'or, les mots veulent, eux,  
encore dire quelque chose même si ils changent.  
Ces choses que les mots veulent dire sans peser d'or.  
Elle commence l'allocution par des points de  
suspension, comme d'habitude. Suspendus, les points  
et ses habitudes. Avec son style caractéristique, bref,  
concis, les sourcils froncés sans un regard vers le  
public, elle commence l'allocution. Caractéristique.  
Détruire ce monde est possible un autre monde est  
possible. Nous ne voulons pas d'un autre monde,  
rendez-nous ce monde, si possible.  
Le deuxième rang applaudit et ce monde  
est potentiel. Elle a raison.  
Les symptômes sont des documents, le mal  
est donc fait.

L'huile s'est répandue sur tout mon immense corps  
– minable territoire pour cette huile que ce corps,  
mon corps.  
Et ceux qui disent que l'amour est mort végètent  
encore sur la face idiote de la Lune.  
Préférant le capuchon, le courant d'air entre à droite  
pour ressortir à gauche. On ne pourra te tirer  
dans le dos, car le capuchon te protège.  
L'entrée du courant d'air indique sa sortie.  
Le Soleil n'a pas de capuchon, la Lune a un  
capuchon mais n'a pas de couronne.

La cerise sur le gratin dans une région contrôlée  
par l'armée des invisibles.  
Diffus dans le cœur de nos anciens alliés,  
les invisibles ont une armée.

On manque de logos. so/design  
On manque de logos (en grec dans le texte).  
so/pop-  
On s'en remet à l'envie, car les ordres ne passent  
plus, nous serons dorénavant un peu moins.  
Les ordres ne passent plus, plaisir.  
Ton déterminisme s'est éclaté sur nos poitrines  
comme les vagues sur la gueule du surfeur blond.  
Le surfeur s'est éclaté, le déterminisme aussi,  
les vagues aussi.  
On était là, on était bien. Ils étaient plein.  
Ils ont gagné. Je les soutiens et je les aime.  
Qui dit quoi? Qui fait quoi?  
Actrice d'une scène étrange.  
Je ne donnerai les noms de personne!  
Que vive l'opacité!  
Entre le bœuf et l'âne gris, on sera beaucoup.

pour 7enna

Yassin B.



화명 Hwabyeong





Entre les dents, entre les lèvres  
coulent nos désirs synthétiques  
nos idéaux s'élèvent, composites  
tandis que monte notre fièvre.

## Holy Fire

Le *han* 한 est passivité. Il aspire à la vengeance mais ne la recherche pas. Le *han* se tient près du cœur, plein d'espoir et patient, jamais agressif. Il intègre le corps d'une personne, sa respiration, tel une sourde impression d'accusation, de reproches envers la crise collective. Le *han* est une douleur, aiguë mais supportable, dans les entrailles ou l'intestin du corps social et des corps. Il isole ou rapproche. Le *han* alimente des récits, des pièces de théâtre et l'industrie du divertissement. Mais si les ellipses du marché et de la société trouvent sans cesse de nouveaux chemins et que la force centrifuge exercée sur chacun des corps devient intolérable, l'individu s'effondre en une forme absolue de *han*, dite *hwabyeong* 화병. Le *hwabyeong* est la tournure pathologique du *han* — non plus éprouvé comme une forme de communauté, mais néanmoins ancré en celle-ci. Le *hwa* 화 s'évapore en chaleur métabolique, dont la dépense tourne à vide ou se déverse en une terrible agression.

Les jeunes protagonistes des films de Kim Seob Boninsegni sont enfermés dans une bulle. Ils évoluent au travers d'un Genève souterrain et fantasmatique, ou dans un inhospitalier no man's land rocailleux en périphérie de la ville. Dans *Occupy the Pool* (2015), ils forment de façon transitoire des groupes qui semblent orchestrés selon des motifs indiscernables. Nuit et jour se succèdent, apparemment sans que cela n'influe sur le métabolisme des personnages. Dans cette noirceur qui participe d'un tout difficile à localiser, les acteurs sont intégrés dans un récit circulaire et luttent pour que celui-ci progresse. Leurs appareils, reflétant une lumière bleue sur leurs visages, les relient à une gérontocratie de données, à l'écho de souvenirs qui servent de pronostic agissant sans cesse sur le présent. Le mouvement vers l'avant ralentit, tandis que la rotation désincarnée s'intensifie et, dans sa frénésie, tient du point mort. Après une nuit et un jour un tournant s'opère, quand l'eau tiède d'une piscine occupée par les protagonistes se rafraîchit, et que les fluctuations de leurs taux de sérotonine reviennent à la normale.

Peut-être est-ce dans une telle sphère que se forment les contes folkloriques hyper-adaptatifs d'aujourd'hui, à la manière de revenants. Des fictions qui jaillissent de la ruche de la technosphère et la réorganisent. Cette promesse initiale de mouvement forme de

surprenants essais spontanés et temporaires, mais tend vite à l'alignement et à l'immobilité (comme un récit initiatique bien trop masculin). Un court instant, ces fictions se nourrissent de la chaleur du *hwa* et promettent de rendre à cette expérience une dimension collective. Mais elles dépendent ainsi de la propagation de ce dernier, source de nutriments qui les maintient en vie.

Les formats narratifs de Kim Seob Boninsegni, tels que ses films et le présent ouvrage, allient et font s'interpénétrer fiction et réalité. Les protagonistes et performers—en majorité de jeunes artistes et ami-e-s de sa connaissance—participent à la narration. Si ces fictions ne sont pas une pure description de leur réalité, elles ne se bornent pas à s'y enraciner. Elles se livrent à elle et, bon gré mal gré, elles en deviennent une partie intégrante et vice-versa. Cette façon-même de ne pas prétendre coïncider avec l'expérience des participant-e-s constitue des entités en fonction desquelles on peut prendre position, par delà la simple affirmation d'un ressenti collectif. Si ces fictions ne différencient pas le vrai du faux, elles esquissent une sombre prémonition de ce qu'il pourrait advenir si ces catégories venaient à se consommer l'une l'autre et que le récit ne se mesurait plus qu'à l'aune de sa dissémination évolutive sous la forme de mêmes culturels. Les récits de Kim Seob Boninsegni sont alimentés par les rencontres, l'oppression et les conflits entre les générations. Elles laissent ces intrications parler d'elles-mêmes, n'offrant pas de distanciation neutre mais donnant uniquement à voir la façon dont nous sommes impliqués dans les structures des générations présentes et passées. Les différents récits, vécus de l'intérieur, forment un dépôt à la manière de couches sédimentaires.

De même, si le *han* et le *hwa* sont tous deux conditionnés par le collectif, le *hwa* est dirigé contre le métabolisme des individus. Dans *TETRA* (2017), la sinistre figure d'un mentor apparaît dans le no man's land. Évoquant la figure d'Hadès, il évolue aux abords de la bulle et incarne la tentation d'une sortie définitive de la boucle sans fin dans laquelle cette génération semble tourner. Assis sur des poutres métalliques, il demande au silencieux jeune homme à ses côtés, qui mâche sans cesse des graines de tournesol : « As-tu jamais pensé à faire l'inverse ? Retenir les enveloppes et cracher les graines ? Ce serait peut-être plus logique... »



## Colophon

화병 Hwabyeong

Kim Seob Boninsegni

Publié par Clinamen,

Genève – Mars 2017

editions-clinamen.com

ISBN : 978-2-9700908-3-0

COORDINATION ÉDITORIALE

Lucas Cantori, Roxane Bovet,

Mélanie Borès

TEXTES

Kim Seob Boninsegni, Yvan

Alvarez, Luca Beeler, Nicolas

Brulhart, Timothée Calame,

Éléonore Chalié, Marie Matusz,

Léo Bachiri Wadimoff,

Anonyme.

INTERVENTIONS DE L'AUTEUR

p. 11, texte réalisé pour l'expo-

sition « Entre chien et loups »,

Truth and Consequences,

Genève, 2016.

p. 43, texte réalisé pour l'expo-

sition « We Own the Night »,

Truth and Consequences, 2014.

p. 49, extrait, musique originale

des films MIRADOR (de

Lucia Martinez) et TETRA,

2015 et 2016.

p. 137, communiqué de presse

de l'exposition O-TONOMIA

de Timothée Calame à

l'Hacienda, Zurich, mai 2015.

TRADUCTION

Lucile Dupraz, Matthias Sohr,

Seyoung Yoon

DESIGN GRAPHIQUE

Office for Typography

Chi-Long Trieu

IMPRESSION

Noir sur Noir, Genève

POLICES

Practice (optimo.ch)

Nanum Myeongjo

PAPIERS

Materica Pitch

Holmen TREND 2.0

Avec le soutien de la

Loterie Romande et

de la Ville de Genève